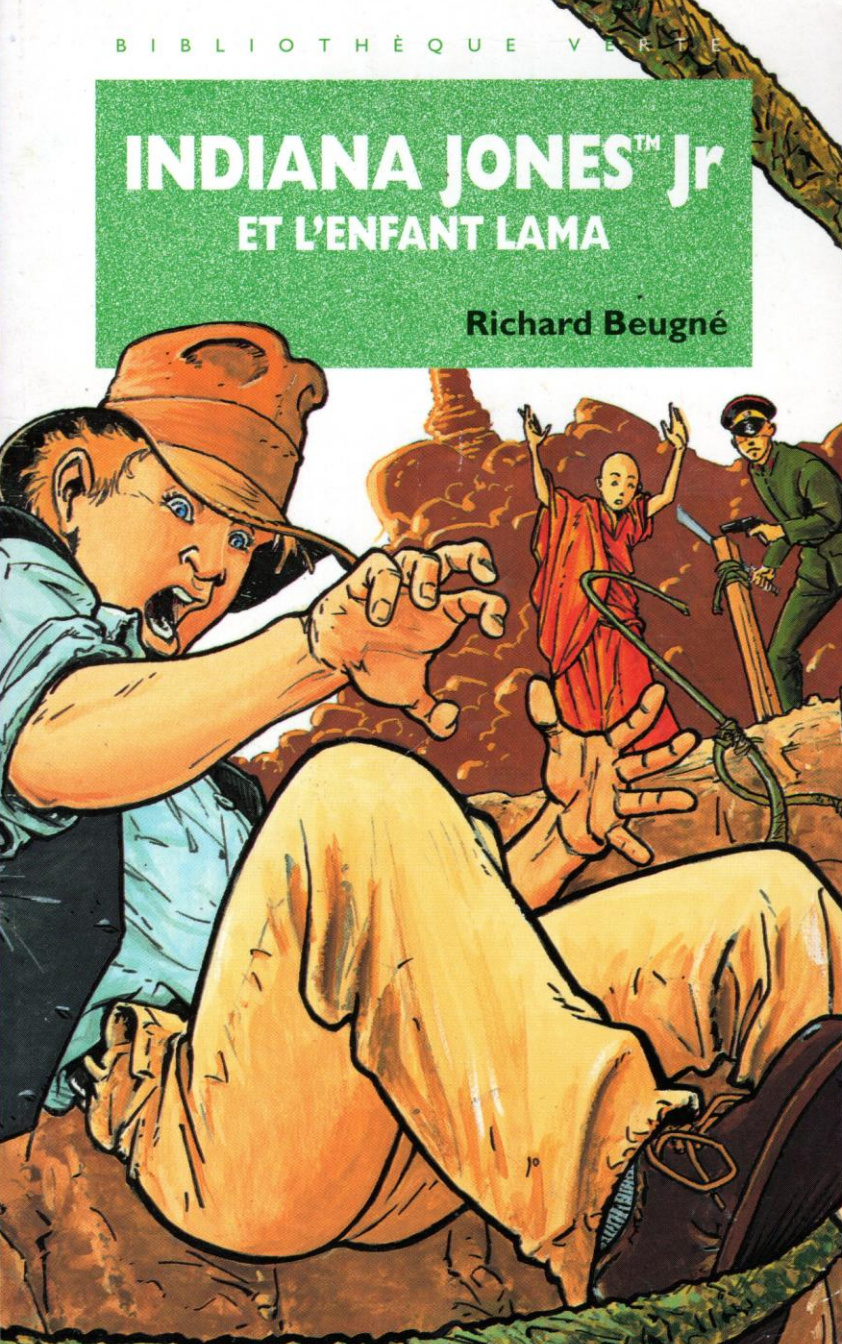

BIBLIOTHÈQUE VERTE
INDIANA JONES™ Jr
ET L'ENFANT LAMA
Richard Beugné

Indiana Jones™ Jr.
Et l'enfant lama

Richard Beugné

Indiana Jones™ Jr
Et l'enfant lama

Illustrations d'Érik Juszezak



Série *Indiana Jones™ Jr* dans la Bibliothèque Verte

Indiana Jones Jr contre le roi Zed
Indiana Jones Jr et le masque de fer
Indiana Jones Jr et la princesse fugitive
Indiana Jones Jr et le tombeau du pharaon
Indiana Jones Jr et les chevaliers fantômes
Indiana Jones Jr et la croix de rubis
Indiana Jones Jr et le trésor de la plantation
Indiana Jones Jr contre les druides noirs
Indiana Jones Jr sur le Titanic
Indiana Jones Jr et l'ermite du Colorado
Indiana Jones Jr aux portes des Enfers
Indiana Jones Jr et le dragon chinois
Indiana Jones Jr et l'œil du tigre
Indiana Jones Jr et le fantôme du Klondike
Indiana Jones Jr et l'ampoule radioactive
Indiana Jones Jr et le violon du Metropolitan
Indiana Jones Jr et la météorite sacrée
Indiana Jones Jr et le Triangle des Bermudes
Indiana Jones Jr et l'enfant lama
Indiana Jones Jr et le Spectre de Venise

Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris

1

Un lieutenant mal gracieux

Août 1913, dans l'Himalaya.

« La peste soit de ce maudit canasson ! »

L'homme qui venait de pousser ces cris n'était autre qu'Henry Jones, le père d'Indiana. Mais avec sa barbe de dix jours, son bonnet et sa pelisse de fourrure qui lui donnaient un air de cosaque, le célèbre professeur était méconnaissable. Péniblement, il passa la jambe par-dessus l'encolure de sa monture et se laissa glisser à terre.

Au loin devant lui, dans le chemin pentu, s'étirait une colonne de yacks et de chevaux.

Les premiers portaient des marchandises, les seconds des militaires et des moines bouddhistes vêtus de leur habit orange et de leur

coiffe jaune d'or. Indiana se trouvait parmi eux.

Coiffé de son fameux Stetson, il chevauchait un superbe étalon à la robe claire. Il devançait son père d'une cinquantaine de mètres.

« Tu te moques de moi, fichu mulet ! » hurla Henry Jones.

À ces cris, le jeune aventurier immobilisa sa monture et attendit.

« Que fais-tu? demanda-t-il à son père lorsque celui-ci se trouva à sa hauteur. Pourquoi t'arrêtes-tu encore ? C'est la troisième fois en deux heures. Nous ne sommes pourtant pas arrivés. Loin de là !

— Ça devient insupportable ! Ce mulet me secoue comme un vulgaire sac de pommes de terre, et me met les reins en purée. À croire qu'il le fait exprès, j'en ai plus qu'assez ! »

À ces mots, l'animal retroussa ses babines et fit une sorte de grimace qui découvrit ses dents jaune-vert.

« Tu vois, il se moque de moi !

— Mais enfin, papa! Ce pauvre animal n'est pour rien dans tes malheurs. C'est toi qui manques d'entraînement. Tu as plus l'habitude d'être assis sur des sièges douillets que sur une selle aussi dure que du bois. Alors évidemment...

— Comment ça, des sièges douillets ? À t'entendre, on dirait que je passe mon temps

dans une chaise longue ! protesta Henry Jones.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

— Mais c'est ce que j'ai compris, se renfrogna le savant américain.

— Allons, un peu de courage, prof! fit Indiana. Il ne nous reste plus beaucoup de chemin jusqu'au monastère.

— Tu appelles ça un chemin ! C'est plutôt une coulée de boue infâme ! Il suffit que ce fichu mulet dérape pour que je fasse un vol plané mortel, rétorqua le professeur Jones toujours immobile à côté de la bête. Je ne demande pas une route goudronnée, mais tout de même, leurs chemins pourraient être un peu mieux entretenus. Je ne sais pas si je vais continuer, je suis sur les rotules. Je préférerais être bien tranquille à boire un bon thé !

— N'oublie pas tout le mal que nous avons eu pour obtenir l'autorisation de venir jusqu'ici. Au lieu de penser au pire, tu ferais mieux de profiter du paysage. Il est grandiose. Dire que nous sommes dans la région la plus haute de la Terre, là où se trouve le Toit du monde à plus de 8 000 mètres. Jamais personne n'est encore allé jusqu'à son sommet ! Sauf les dieux, bien sûr ! »

Le garçon avait une mine resplendissante. Il

paraissait heureux d'être ici. Il tendit le bras et effectua un mouvement circulaire.

Tout autour d'eux, une nature sauvage s'étendait à perte de vue. Des éboulis nappaient le pied de falaises gigantesques. Au-dessus des crêtes, pointaient des sommets neigeux si élevés qu'ils semblaient toucher le ciel. Alors qu'Indy et son père se trouvaient dans l'ombre, les neiges des montagnes baignaient encore dans la lumière ocre du soleil.

« Tu as raison, fiston, soupira Henry Jones. Ce spectacle vaut bien la peine de souffrir un peu.

— Et puis, ce soir, si tout va bien, nous dormirons au monastère de Tsadong où tu verras le très vieux sage Bobkar Rimpotché, ton ami.

— C'est vrai, Juni...

— Papa! le coupa le jeune Américain. Je te l'ai déjà demandé cent mille fois.

— Excuse-moi, fils. Je n'arrive pas à m'y faire. Indiana, ce nom est tellement ridicule !

— Ridicule, peut-être. Mais c'est celui que j'ai choisi. »

Le professeur venait à peine de se remettre en selle quand un cheval au galop surgit. Il s'arrêta brusquement en soulevant un jet de boue. Son cavalier, un militaire au visage osseux et au regard d'aigle, les interpella d'une voix brutale et rocailleuse :

« Hep, vous, les Tchilingas, ça suffit ! Le moment est très mal choisi pour jouer les touristes !

— Nous ne jouons pas les touristes, lieutenant. Nous prenons le temps d'admirer ce paysage fantastique, répondit Henry Jones, du tac au tac.

— Cela ne vous autorise pas à traîner. Vous retardez toute la caravane ! Et il ne reste plus qu'à peine deux heures de jour avant d'atteindre le col. À la vitesse où vous avancez, vous n'y serez pas avant demain !

— Vous exagérez, lieutenant ! Nous avons largement le temps d'y arriver.

— Sûrement pas, aboya le militaire. Vous êtes plus lents que des limaces !

— Limace ! Je ne vous permets pas de m'insulter ! »

Le ton montait. Depuis le début de leur expédition, le lieutenant Nyak-Tso s'était montré agressif envers le professeur et son fils. Il avait d'ailleurs fallu négocier longtemps avant qu'il accepte de les laisser se joindre au groupe qu'il accompagnait jusqu'au monastère : il y avait une personnalité importante, l'un des plus hauts représentants de la religion bouddhiste après le Dalaï-Lama.

En entendant parler de ce sage religieux qui

s'appelait Dentsen, Indiana s'était attendu à rencontrer un vieil homme très sévère et sérieux. Quelle n'avait pas été sa surprise quand on le lui avait présenté : ce haut dignitaire avait environ son âge, quatorze ans, un regard malicieux, un sourire coquin, une joie de vivre communicative et une grande curiosité. Tout de suite, les deux garçons étaient devenus amis. Maintenant, ils faisaient le chemin ensemble.

« Vous pouvez bien être un professeur important et connu dans le monde entier, je m'en fiche, aboya le militaire en tirant sur le mors de son pur-sang. Ici, c'est moi le maître. Vous devez m'obéir, un point c'est tout ! »

Écarlate, le professeur allait répondre avec la même fureur. Mais Indiana s'interposa :

« Très bien, lieutenant. Nous allons forcer l'allure.

— J'espère bien ! fit sèchement Nyak-Tso. C'est la dernière fois que je vous attends. D'autant plus que le temps devient menaçant. Je vous préviens: un orage va bientôt éclater.»

Sur ces mots, le militaire éperonna son cheval et fila rejoindre les autres voyageurs.

« Ce militaire est l'un des plus antipathiques que je connaisse. Qu'il aille au diable », lança Henry Jones.

Et il remit sa monture en marche.

2

Il y a de l'orage dans l'air

Indiana fit un bout de chemin en compagnie de son père. Malheureusement, celui-ci n'était pas bon cavalier et son mulet, un pauvre animal boiteux, n'avançait guère plus qu'une tortue. Dès que la pente devenait raide, il s'essoufflait.

Bientôt, ils atteignirent un passage où le sentier formait un balcon étroit.

« Il est plus prudent de passer à pied, décida Indiana.

— Merci de tes conseils, mais je n'avais pas l'intention de jouer les héros! Je ne suis pas aussi intrépide que toi ! »

Décidément, le professeur Jones se montrait

facilement irritable. Néanmoins, Indiana ne lui en voulait pas. Les trois jours qu'ils venaient de passer dans des conditions difficiles auraient épuisé des cavaliers entraînés. Or, le professeur n'avait pas l'habitude de ce genre d'exercice.

« Une aventure comme celle-là, ça n'est plus de mon âge, souffla le savant américain. Mes vieux os ne supportent pas de passer huit heures d'affilée sur le dos d'un mulet et encore moins de dormir à même le sol.

— Mais tu vas retrouver ton vieil ami, Bobkar Rimpotché.

— Heureusement ! Autrement, j'aurais déjà fait demi-tour.

— Tu pourras aussi consulter les précieux textes bouddhiques du monastère, ajouta Indy.

— Précieux, tu ne crois pas si bien dire. Il y a là-bas des livres très anciens qui valent très cher. Et je ne te parle pas des statuettes en or, des rouleaux de prières et de tous les autres objets sacrés, ils ont une valeur inestimable. »

En parlant de ces merveilles, Henry Jones avait l'air de déguster une friandise. Et sa fatigue s'était envolée d'un coup.

« Mais alors, c'est un véritable trésor ! s'exclama Indy.

— Un trésor, tu peux le dire ! Et il n'a encore jamais été classé ni décrit par un savant



occidental. Mais moi, je compte bien accomplir cette tâche. En une semaine, je devrais avoir largement le temps. Surtout si tu m'aides. »

Faisant comme s'il n'avait pas entendu, Indiana ne répondit pas. Brasser du papier et des objets poussiéreux, ça n'était pas à son programme. Il n'avait pas l'intention de rester enfermé entre les quatre murs d'une pièce à peine éclairée par une bougie. Il pensait plutôt courir la montagne et rencontrer ceux qui y vivaient.

Tout en discutant, ils venaient de déboucher sur une sorte de plateau. Là, le sentier s'élargissait.

« Tu as vu, papa, le col n'est plus très loin, s'écria Indiana, ravi de pouvoir changer de sujet.

— Encore bien trop ! bougonna Henry Jones qui songeait de nouveau à faire halte.

— Allons, juste un petit effort. Si tu te dépêches un peu, tu y seras dans une petite heure. »

À peine eut-il dit cela qu'Indiana pressa ses talons sur les flancs de sa monture. Il en avait assez d'attendre. Il partit au galop, droit dans la pente.

« Indiana! ! ! rugit le professeur.

— Je t'attendrai là-haut », cria le garçon.

Mais il était déjà trop loin pour que son père puisse l'entendre.

D'abord, il doubla des mulets tout aussi mal en point que celui de son père. Les pauvres quadrupèdes osseux croulaient sous leur charge. Puis vint le tour des yacks. Ces drôles de bêtes qui ressemblaient à des animaux préhistoriques avec leurs poils laineux, leurs yeux de vaches et leurs cornes très longues, étaient très puissants. Ils portaient des tas de marchandises incroyables : de la nourriture, des tissus, toutes sortes d'ustensiles et de récipients.

En cinq minutes, Indiana eut rattrapé le gros de la troupe dirigée par Nyak-Tso. Un vrai bazar ambulant. Au milieu, entouré par ses serviteurs et ses maîtres, se trouvait le jeune Dentsen. La tête nue, les cheveux rasés, enveloppé dans un long tissu qui lui laissait une épaule à l'air, le jeune lama souriait. Il avait l'air paisible et tranquille, et absolument pas éprouvé par ce voyage. Quand il aperçut Indiana, il lui fit aussitôt signe de le rejoindre.

Répondant à cette invitation, Indy se dirigea vers son nouvel ami. Mais le lieutenant Nyak-Tso ne l'entendait pas ainsi. Il cravacha son cheval et se mit en travers du chemin pour stopper Indy.

« Halte-là, jeune Tchilinga arrogant ! Éloigne-toi d'ici ! »

En tibétain, langue inconnue du jeune Américain, l'enfant lama posa une question au lieutenant. Celui-ci expliqua, en anglais :

« Ce garçon est dangereux, il ne doit pas vous approcher.

— Dangereux ? rétorqua Dentsen. Et pourquoi donc? Aurait-il la peste ou une autre maladie mortelle qu'il puisse me transmettre ?

— Je... je ne crois pas, hésita le militaire dérouté par la réaction du jeune Tibétain. Mais c'est un étranger et...

— Suffit ! le coupa Dentsen. Je ne veux pas en entendre plus. Nous sommes tous des étrangers pour quelqu'un. Laissez passer mon ami. »

Amusé, Indiana adressa une grimace moqueuse au lieutenant. L'homme contrarié se détourna. Peu après, les deux garçons chevauchaient l'un à côté de l'autre.

« J'aimerais que tu continues l'histoire que tu avais commencée tout à l'heure. Celle qui se déroulait dans le Grand Nord, chez les Esquimaux.

— Ah oui! approuva Indy. C'était une étrange aventure. Pleine de dangers. Je ne m'en suis sorti que grâce aux pouvoirs surnaturels que m'avait donnés un sorcier.

— Intéressant! Très intéressant! fit le jeune lama, les yeux écarquillés. Chez nous aussi, il existe des phénomènes surnaturels. Ainsi, moi, je suis la réincarnation de Gisha, un lama très sage, qui est mort il y a une trentaine d'années.

— La réincarna— quoi ?

— La réincarnation. Ça veut dire que l'âme de Gisha est dans mon corps. »

Non, le jeune Tibétain ne plaisantait pas. Ce qu'il venait de dire était même tout à fait sérieux. Indiana resta perplexe. Après deux minutes de réflexion, il répliqua :

« Mais alors, tu n'es pas toi !

— Bien sûr que si ! Je suis toujours le même, il n'y a que mon nom qui change.

— Dans ce cas, ça pourrait être la meme chose pour moi. Mais comment je pourrais reconnaître l'âme de quelqu'un d'autre qui est dans mon corps ?

— Selon ma religion, il y a plein de preuves, déclara Dentsen avec assurance. Moi, par exemple, je me souviens de personnes et de lieux que je n'ai jamais vus ni connus auparavant.

— Extraordinaire! s'enthousiasma Indy. C'est un peu comme si on ne mourrait jamais.

— Exactement. Nous allons d'une vie à l'autre en suivant la voie de la Sagesse. Tout au

bout, le vrai sage finira par trouver le nirvâna.

— Le nirvâna, qu'est-ce que c'est ?

— C'est la Sagesse suprême. Ça veut dire que l'esprit peut enfin vivre seul, libéré du corps. »

Tandis que les deux garçons devisaient, de lourds nuages noirs s'étaient amoncelés. Comme Nyak-Tso l'avait prédit, l'orage n'allait pas tarder à éclater. Les bêtes du convoi l'avaient senti, ells étaient de plus en plus nerveuses.

Un premier grondement roula, suivi d'un coup de tonnerre lointain. Aussitôt le convoy accéléra l'allure. Nyak-Tso allait et venait, incitant les bêtes trop lentes à marcher plus vite.

« Que dit-il? demanda Indiana à son nouvel ami.

— Il est responsable de notre sécurité, alors il donne des ordres à ses hommes. Nous allons nous réfugier dans les abris qui se trouvent au col.

— Mais alors, nous n'arriverons jamais ce soir au monastère ?

— Je crains fort que non ! »

Un éclair zébra le ciel. Le vent venait brusquement de se lever. Les rafales tourbillonnaient, soulevant des nuages de poussière.

« Dépêche-toi, Indy ! »

Mais le garçon, au lieu de se hâter, arrêta au contraire sa monture. Les premières gouttes se

mirent à tomber, aussi larges que des pièces de monnaie. Indiana releva le col de son blouson et enfonça son chapeau sur son crâne.

« Que fais-tu ? questionna encore l'enfant lama. Pourquoi ne viens-tu pas ?

— Je m'inquiète pour mon père! Je l'ai lâchement abandonné sur le dos de son pauvre mulet. Je me demande bien où ils peuvent être à présent, je ne les vois pas ! »

Effectivement, le professeur, qui fermait la marche, restait invisible. Et maintenant il pleuvait vraiment.

« Par le diable, que faites-vous, jeunes inconscients ! ? Dans deux minutes, ce sera le déluge. Vous feriez mieux de filer comme tous les autres ! »

Survolté, le lieutenant Nyak-Tso venait de surgir. Il avait passé une cape imperméable et portait sur le crâne une sorte de casquette de fourrure dont les oreillettes lui donnaient un air à la fois ridicule et féroce. Il tenait à la main un fouet qui pendait jusqu'à terre.

C'est Dentsen qui lui répondit :

« Mon ami attend son père.

— Eh bien, qu'il attende ! Ça ne me regarde pas.

— Je vais rester en sa compagnie, poursuivit calmement le jeune lama.

— Sûrement pas ! rugit le militaire, courroucé. Je suis chargé de votre protection. Alors, malgré tout le respect que je vous dois, vous allez filer vous mettre à l'abri. »

Tout en disant cela, il avait fait claquer son fouet dans les jambes du cheval de Dentsen. Surpris, l'animal s'élança. Le jeune lama eut juste le temps d'empoigner la crinière de la monture pour ne pas chuter. Ainsi agrippé, il fila vers le col de Ma désormais très proche.

Nyak-Tso émit un rire sauvage. Il se tourna vers Indiana et lui ricana au nez :

« Et maintenant débrouille-toi seul, jeune étranger.

— Je n'ai pas besoin de vous, espèce d'ours mal léché !

— Heureusement, parce que je ne t'aiderai pas ! »

Et à ces mots, le lieutenant fouetta la croupe de son cheval. Au même instant, un grondement se fit entendre à une vingtaine de mètres d'Indiana. Des étincelles accompagnées de grésillements illuminèrent les crêtes rocheuses. C'était la foudre ! L'air était chargé d'électricité. À tout moment, le garçon risquait d'être foudroyé.

Indiana observa encore une fois la pente. Tout à coup, le mulet du professeur Jones

apparut à travers le rideau de pluie. Mais seul !

La peur s'empara d'Indy. Qu'était-il arrivé à son père ? Avait-il chuté ou bien, s'étant arrêté, avait-il laissé filer la bête affolée par l'orage ? Dans ce cas, avait-il trouvé un abri ?

À présent, c'était un véritable déluge. Des torrents d'eau tombaient du ciel noir. Le vent était très fort.

Plus anxieux que jamais, Indiana éperonna son pur-sang. Que ferait-il si son père était gravement blessé ?

3

Verre brisé ne porte pas chance !

L'orage éclatait maintenant de tous côtés. Un vrai déluge. L'eau glacée pénétrait sous les habits d'Indiana. Le sentier s'était transformé en un torrent qui grossissait à vue d'œil.

Malgré le danger, Indiana lança sa monture dans la descente. Son cœur battait à tout rompre. Peut-être son père s'était-il cassé une jambe ou un bras en faisant une mauvaise chute. Ou bien pis encore... Mais ça, il n'osait l'imaginer.

Quand il fut arrivé près du lieu où il avait repéré le mulet, non loin d'un immense rocher, il hurla très fort :

« Papa ! Où es-tu ? »

Un roulement de tonnerre lui répondit,

accompagné d'un éclair éblouissant. Son cheval, surpris, se cabra.

« Holà ! doucement », fit le garçon en tyrant sur les rênes. L'animal retomba sur ses jambs et lança un long hennissement nerveux. Il devenait urgent de s'abriter avant qu'il ne soit trop excité.

Autour d'Indy grondait un enfer d'eau et de vent. Son chapeau de feutre, à présent imbibe comme une éponge, lui collait au front. Ses habits détrempés ne le protégeaient plus.

Il mit pied à terre et se dirigea difficilement, à travers un labyrinthe de rocs et de buissons, vers l'immense rocher. Sous la paroi en surplomb, il devinait un abri assez grand pour un cheval et son cavalier.

Bientôt, sa monture et lui seraient en sécurité. Il pressa l'allure. Plus que cinq mètres. À travers le rideau de pluie, il aperçut une forme humaine recroquevillée. Pas de doute, c'était Henry Jones !

Après avoir pris la précaution d'attacher son cheval à un arbuste, il se précipita :

« Papa ! »

Assis par terre, la tête entre les mains, le professeur avait l'air absent. Il semblait ne pas comprendre ce qui lui arrivait. Il posa sur Indy un regard étonné.

« Papa ! c'est moi, Indiana! Que se passe-t-il ? Pourquoi fais-tu cette tête-là ?

— Hein ? Quoi ? Où suis-je ?

— Nom d'un petit bonhomme ! s'exclama le garçon en secouant son père par les épaules. Tu ne vas pas me dire que tu ne me reconnais pas ! »

C'était pourtant le cas. Dans sa chute, Henry Jones avait été assommé et il n'avait pas encore retrouvé ses esprits.

« Quand dîne-t-on ? » demanda-t-il.

Bien que très inquiet, Indiana ne put s'empêcher de sourire.

« Dîner ? Mais ce n'est pas encore l'heure. Et de toute façon, je crois qu'une bonne douche s'impose avant de passer à table, tu es couvert de boue de la tête aux pieds », dit-il en aidant le blessé à se relever. Boitillant légèrement, celui-ci fit trois pas de somnambule. D'un coup, une rafale de pluie battante s'engouffra sous l'abri et lui fouetta le visage. Il sursauta et parut recouvrer la raison :

« Mon dieu ! Où suis-je ? Ah oui, maintenant je me souviens. Le premier éclair, le brusque écart de mon mulet, ma chute dans les rhododendrons... Mon dieu, j'ai mal partout !

— Tu n'as rien de cassé, j'espère ", fit Indiana, soucieux de la santé de son père.



— Non, je ne crois pas, répondit l'archéologue en se palpant les jambes, les bras, les côtes. Je suis entier, fils ! triompha-t-il.

— Encore une chance, répliqua le garcon avec humour, il n'aurait pas été facile de retrouver les morceaux. Et encore moins de les recoller ! »

Le professeur ne sembla guère apprécier que son fils le compare aux pièces d'un puzzle à reconstituer. Il grimaça. Puis un rictus tordit sa bouche. Mais pour une autre raison. En effet, il venait de plonger sa main dans l'une de ses poches et en avait retiré un objet qu'il observait, dépité.

« Mes lunettes! Seigneur Dieu! Elles sont en mille morceaux !»

Pour une catastrophe, c'était une catastrophe !

« Comment vais-je continuer le voyage ? gémit-il. Sans mes verres, je vois à peine plus loin que le bout de mes pieds.

— C'est déjà mieux qu'une taupe, plaisanta Indy. Ces pauvres bêtes ne voient pas plus loin que le bout de leur nez.

— Je te dispense de tes réflexions ! » s'impatienta le savant qui essayait de détordre le métal.

Un seul verre restait fixé, mais il était brisé.

« Papa, ce n'est pas si grave. Tu en as toujours deux ou trois paires de rechange avec toi.

— C'est vrai, tu as raison. Seulement voilà, ce maudit mulet les a emportées avec le reste de mes bagages! pesta le professeur.

— Ne t'inquiète pas, fit Indiana. On le retrouvera sûrement dès que l'orage aura cessé. D'ailleurs, ça commence à se calmer. »

En effet, les éclairs et les grondements s'espaçaient. Le ciel était toujours d'encre, mais la pluie tombait moins violemment.

« Voilà ce que nous ferons, décida Indiana. Nous allons nous abriter sous une couverture et attendre patiemment la fin de l'orage, puis nous repartirons à deux sur mon cheval.

— Très bien, approuva le professeur qui, comme son fils, grelottait déjà. C'est une sage décision. »

Pendant la demi-heure que dura leur attente, Henry Jones n'arrêta pas de râler. Enfin, Indiana jugeant le moment venu s'exclama :

« Il ne pleut quasiment plus, mais la nuit tombe. Partons avant qu'il ne soit trop tard !»

Lestement, le garçon enfourcha sa monture. Il tendit la main à son père et l'aida à se hisser derrière lui.

Un vent très vif et frigorifiant descendait de la montagne. La neige commençait à recouvrir les traces. La progression devenait difficile. Mais, grâce au sang-froid et aux qualités de cavalier d'Indiana, aucun incident ne se produisit en chemin.

La nuit était presque noire quand ils atteignirent le col. Une construction marquait le passage. À première vue, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un tas de pierres en forme de cône. En réalité, c'était un *stuppa*. Depuis leur départ, ils avaient rencontré plusieurs fois ce type d'édifices. Mesurant à peine deux mètres de haut, ils renfermaient des objets religieux. La coutume voulait qu'on en fasse le tour dans le sens des aiguilles d'une montre.

Indiana descendit de cheval. Tout autour, le vent hurlait. Mais aucun autre bruit. Pas de lumière. Personne.

« Où sont-ils passés ? Ils auraient pu nous attendre ! s'écria Henry Jones qui, avec ses lunettes brisées, ne voyait plus rien.

— Pas d'affolement, dit Indy. Ils ne peuvent pas être bien loin. Je sais qu'il y a des abris, Dentsen me l'a dit. »

Tenant les rênes du cheval, Indiana avançait prudemment.

« Ce Nyak-Iso nous en veut, maugréa le

savant américain en secouant la tête. Je me demande bien pourquoi. Depuis le début, on dirait qu'il cherche à se débarrasser de nous ou quelque chose comme ça !

— Tu as raison, approuva Indy, il est vraiment antipathique.

— J'ai hâte d'arriver au monastère. Là-bas, au moins, nous serons traités avec tous les égards que...

— Là-bas ! le coupa Indy. Des lumières. »

À mesure qu'ils approchaient, la lumière qui provenait de l'entrée d'une grotte devenait plus vive. C'était un feu.

« Waouh ! se réjouit Indiana. Nous allons nous sécher et nous réchauffer.

— Je sens déjà la douce chaleur d'un bon thé chaud! Rien de mieux pour réchauffer mes pauvres vieux os frigorifiés ! »

Hélas, le rêve fut de courte durée car deux militaires qui montaient la garde se mirent en travers du chemin pour leur interdire l'entrée.

« Qu'est-ce que cela signifie ? Laissez-nous passer ! ! ! » hurla Henry Jones.

Les deux hommes se montrèrent plus menaçants.

« Du calme, étranger! Cessez de crier, vous rompez la sérénité de ces lieux ! »

C'était Nyak-Tso. Son visage anguleux se découpait dans la pénombre.

« Laissez-nous entrer, répéta le professeur en sautant du cheval.

— C'est hors de question! Cet abri est réservé à Dentsen et sa garde. Vous n'avez qu'à vous en choisir un autre, répliqua le lieutenant en lançant un petit rire sardonique.

— Mais il doit y faire très froid, protesta le savant américain.

— Rien ne vous empêche d'allumer un feu !

— Et avec quoi, s'il vous plaît ?

— Vous n'avez qu'à chercher !

— Criminel ! hurla Henry Jones. Assassin ! Ah, je ne sais pas ce qui me retient. D'ailleurs, je n'ai pas envie de me retenir, sale bonhomme ! »

Le professeur fou de rage fonça droit devant lui. Indiana n'en revenait pas! Son père d'habitude si calme, si réservé... C'était la première fois qu'il le voyait dans un tel état. La première fois qu'il le voyait se battre. Malheureusement, la lutte était inégale.

Le jeune aventurier regretta de ne pas avoir sous la main un fouet qui lui aurait permis de se faire respecter en un clin d'œil. Jugeant son père en mauvaise posture, il s'élança à son tour, poings en avant. Il savait bien qu'à deux

contre la dizaine de gardes qui accouraient, ils n'avaient aucune chance de gagner.

C'était pourtant une question d'honneur. Tête baissée, le garçon essaya d'atteindre l'un des soldats à l'estomac. Surpris par la rapidité de l'attaque, l'homme se plia en deux et encaissa le coup. Déjà un autre garde avait sauté sur le garçon qui se débattit alors comme un beau diable. Mais un troisième soldat surgit et, face à ces adversaires, le jeune Américain dut céder.

De son côté, le professeur avait lui aussi été maîtrisé. D'une démarche arrogante et fière, le lieutenant s'avança, sa cravache à la main.

« Ici, étrangers, ce n'est pas vous qui ferez la loi !

— Ni vous, Nyak-Tso ! le coupa Dentsen, qui venait de surgir. Vous n'êtes qu'un militaire chargé de ma sécurité, vous devez m'obéir. Pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous maltraitez ainsi mon ami et son père ?

— Je... je...., bégaya Nyak-Tso, incapable de trouver une raison.

— Libérez-les ! ordonna le jeune lama sans lui laisser le temps de s'expliquer. Et préparez-leur une couche près de la mienne, à l'abri.

— Mais c'est impossible. J'ai reçu des ordres.

— Les ordres, c'est moi qui les donne », continua Dentsen avec autorité.

Sans autre discussion, le lieutenant s'inclina. Il commanda à ses hommes de s'écarter. Son regard croisa celui d'Indiana et le garçon y lut une menace de vengeance.

Peu après, le jeune garçon et son père se tenaient près du feu. Deux places leur avaient été réservées.

« Voilà qui fait du bien, soupire le professeur Jones en serrant dans ses mains un recipient plein d'un liquide fumant. Tu es sûr que tu n'en veux pas, Junior ?

— Merci bien, répondit le garçon. Le thé salé au beurre de yack, très peu pour moi. Rien que d'y penser, ça me soulève l'estomac. Je crois que je préférerais encore du lait. »

Dentsen, qui avait suivi la conversation, tapa dans ses mains. Un domestique accourut et le jeune lama lui parla dans sa langue inconnue.

Peu après, le domestique revint avec un bol de lait chaud et crémeux. Il s'en dégageait une forte odeur.

En réalité, Indiana n'aimait pas le lait. Mais c'était un cadeau de Dentsen, et il ne put le refuser. Sous le regard amusé de son père, il trempa les lèvres et but. Finalement, c'était plutôt bon.

4

Les coupables sont innocents !

Grâce au thé qu'il avait bu et au feu de camp qui le réchauffait, Henry Jones avait en partie retrouvé sa bonne humeur. Il accepta avec plaisir le bol de *tsampa* qu'on lui tendait. C'était une sorte de bouillie à la farine d'orge. Mélangée à des légumes, elle constituait le simple repas du soir.

Indiana, Dentsen et les autres moines, assis eux aussi autour du feu, mangeaient en silence.

Le professeur, après avoir englouti son *tsampa*, semblait s'absorber dans des pensées profondes. Indiana interrompit sa méditation :

« Tout de même, je me demande pourquoi

Nyak-Tso se comporte ainsi avec nous. Nous ne sommes pourtant pas des bandits !

— C'est justement ce à quoi j'étais en train de réfléchir. Et je crois avoir trouvé une explication.

— Laquelle ?

— Eh bien, vois-tu, Junior, les Tibétains ont toutes les raisons de se montrer méfiants. Au cours de leur histoire, leur pays a connu bien des malheurs. Il a été envahi par les Chinois, les Mongols, les Anglais. Aujourd'hui encore, Lhassa, la capitale, est une cité strictement interdite aux étrangers.

— Vous avez raison, professeur, reprit Dentsen qui, installé à la droite d'Indiana, avait suivi attentivement la conversation. L'année dernière, notre Dalaï-Lama[1] est rentré dans son palais du Potala. Il a proclamé l'indépendance et chassé nos ennemis chinois. Mais la situation reste difficile. Cela explique surement pourquoi le lieutenant Nyak-Tso se montre si agressif envers vous.

— Ça n'était pas une raison pour nous abandonner en plein orage, mon père et moi ! Je trouve ça inadmissible. À mon avis, ce Nyak-Tso espérait se débarrasser de nous.

---

[1] Appartenant à la caste des Bonnets jaunes, le Dalat-Lama, chef de la religion bouddhiste tibétaine, est aussi le chef d'État du Tibet.

— Et pourquoi ? s'étonna l'enfant lama, en fronçant les sourcils.

— Je n'en sais rien. En tout cas, je ne suis pas disposé à me laisser faire ! »

À ces mots, le professeur Jones haussa les épaules :

« Que vas-tu donc imaginer, Indiana ? Certes, cet homme ne m'est guère sympathique, mais de là à penser que c'est un criminel, ou pire !

— Je me méfie de lui, c'est tout !

— Tu as trop d'imagination, Junior, fit le professeur Jones avant de bâiller longuement.

— C'est ce que nous verrons ! insista le garçon.

— Eh bien, d'accord, nous verrons. En attendant, moi, je file me coucher ! Après une telle journée, le repos s'impose, déclara le professeur en s'étirant. Et je te conseille de faire de même, Junior.

— O.K. ! prof », lança malicieusement le garçon qui n'avait pas l'intention de se mettre au lit de si bonne heure.

Indiana et Dentsen se retrouvèrent bientôt seuls face aux flammes qui dansaient. Indiana racontait ses aventures, les voyages qu'il avait effectués à travers le monde. L'enfant lama,

curieux de tout, ne cessait de poser des questions.

Après un long silence, le jeune moine tibétain déclara :

« Tu as vu beaucoup de choses, mais le vrai voyage est intérieur.

— Intérieur ? Que veux-tu dire par là ?

— Notre Bouddha l'a dit : il n' y a pas besoin de courir le monde pour trouver l'éveil, il faut juste chercher en nous.

— Je ne comprends toujours pas », renchérit Indy, d'un ton grave.

Le feu éclairait le visage lisse et les pommettes saillantes de Dentsen. Ses yeux brillaient. Assis en tailleur, il parlait calmement. Indiana remarqua combien il avait l'air à la fois sérieux et malicieux.

Après une dizaine de secondes de réflexion, le jeune moine tibétain poursuivit ses explications :

« Seuls les grands sages peuvent connaître l'éveil. Ce sont des saints hommes qui ont atteint le nirvâna.

— Le nirvâna? Tu m'as déjà expliqué ce que c'est mais je n'ai pas bien compris. Tu parlais de sagesse...

— Écoute bien. Selon notre religion, chaque homme est inscrit dans un cycle d'existences. Chaque fois qu'il meurt, il renaît dans un autre



corps. Parfois, si cet homme n'a pas bien vécu, il devient un animal. Mais il est possible d'échapper à cela en respectant les enseignements du Bouddha.

— Tout ça me paraît bien compliqué. »

Dentsen allait poursuivre quand des cris l'interrompirent. Ils provenaient du fond de la caverne où le professeur Jones était installé. Mais qu'arrivait-il au savant américain ? Quelle mauvaise rencontre avait-il faite pour crier ainsi ?

De l'ombre jaillit une silhouette aux cheveux ébouriffés. On aurait dit un homme des cavernes. C'était pourtant le très respectable Henry Jones.

Les deux garçons étonnés échangèrent un regard et éclatèrent de rire.

« Que t'arrive-t-il, papa. Pourquoi es-tu déguisé en homme préhistorique ?

— Vous trouvez ça drôle, peut-être ? ! se renfrogna le professeur qui n'arrêtait pas de se gratter. Tout cela provient de cette satanée fourrure qu'on m'a prêtée en échange de mon sac de couchage. Elle est infestée de puces. Elles me boivent le sang, c'est une vraie torture !

— Les pauvres! fit Indiana. Avec tout le mauvais sang que tu te fais, elles risquent bien de tomber malades.

— Junior, rugit le savant américain. Je n'apprécie pas tes jeux de mots et je ne tolère pas ton impertinence !

— Chut ! fit Dentsen en collant son doigt sur ses lèvres. Vous allez réveiller tout le monde ! »

Gêné, le professeur, qui continuait de se gratter comme un vieux singe, bafouilla :

« C'est vrai. Je me comporte d'une façon vraiment indigne ! »

Puis il rejoignit sa couche en grommelant des mots incompréhensibles.

Deux minutes plus tard, Dentsen souhaitait bonne nuit à son ami.

« Bonne nuit? Ça m'étonnerait ! Si mon père continue de s'agiter comme il le fait, je risque de ne pas fermer l'œil ! »

La nuit fut effectivement très peu reposante, et le repos de très courte durée. Allongé à côté de son père qui ne cessait de bouger et de grogner, Indy mit très longtemps à trouver le sommeil. Enfin, vers trois heures du matin, terrassé par la fatigue, il s'endormit.

Hélas, environ deux heures plus tard, son père le réveilla encore. Il hurlait :

« Lâchez-moi ! Mais lâchez-moi donc ! De quel droit me traitez-vous ainsi ? »

Indiana pointa le bout du nez en dehors de

son sac de couchage. Prisonnier de deux soldats, son père gesticulait comme un beau diable. En face de lui, se tenait Nyak-Tso. Et tout autour, une rangée d'hommes en armes, tenant des torches, les encerclait.

Le garçon resta sans bouger. Il regrettait amèrement de ne pas avoir de fouet pour se défendre. Mais de toute façon, cela n'aurait servi à rien, les militaires étaient beaucoup trop nombreux.

« De quoi m'accusez-vous ? s'écria Henry Jones.

— Dentsen a disparu durant la nuit. Il ne reste plus que son coffret de voyage où se trouvent un peu d'argent et la photo de notre Dalaï-Lama.

— Et alors, qu'y puis-je ? En quoi cela me regarde-t-il ?

— C'est vous qui avez renseigné les kidnappeurs, déclara le lieutenant, en pointant son revolver sur le savant américain.

— Idiotie ! s'insurgea le professeur.

— Je vous accuse d'être un espion au service des Chinois !

— Comment ça, s'étouffa Henry Jones. Moi, un espion! Pourquoi pas un criminel, pendant que vous y êtes ! »

L'accusation était grave. Le sang d'Indiana

ne fit qu'un tour. D'un bond, il sauta sur ses pieds :

« Vous êtes un menteur ! » hurla-t-il en se précipitant vers Nyak-Tso.

D'un simple geste de la tête, le lieutenant ordonna à ses hommes de s'emparer d'Indy. Deux d'entre eux avancèrent. Le garçon plongea entre leurs jambes et s'y faufila. Mais les autres soldats qui se trouvaient derrière en embuscade l'arrêtèrent avant qu'il ne s'échappe.

« Bande de crapules! Vous n'avez pas le droit ! hurla le jeune Américain en lançant des coups de pied aux gardes qui le maintenaient avec peine.

— Je me plaindrais à mon ambassade. Il n'y a aucune preuve de ce que vous dites, protesta Henry Jones.

— Silence, Tchilinga! répondit Nyak-Tso. Des preuves, j'en ai ! Regardez ça ! »

Le militaire brandit un sac en cuir. Il en tira un papier qu'il déplia.

« Mon sac! s'écria le professeur Jones. Comment avez-vous fait pour vous en emparer ?

— Il était sur le dos du mulet que vous avez laissé s'échapper hier. Mes hommes ont retrouvé la bête ce matin.

— Et qui vous a permis de fouiller mes affaires? » continua le professeur, outre.

— Taisez-vous, étranger malfaisant ! C'est moi qui pose les questions. Expliquez-moi donc plutôt pourquoi vous possédez ce document signé par nos ennemis, les Chinois ? »

Bouillonnant de colère, Indiana ne laissa pas à son père le temps de parler. Il répondit du tac au tac :

« C'est très simple, nous devons nous render en Chine, mon père et moi. Nous avons donc échangé des lettres avec l'administration de ce pays pour obtenir les autorisations nécessaires. Cela ne prouve pas que nous sommes des espions !

— Je n'en crois rien ! Et puis, de toute façon, je ne veux pas discuter avec vous. Vous êtes mes prisonniers ! »

Tout en tortillant sa maigre barbichette, le lieutenant souriait avec un air de satisfaction. Au fond de ses pupilles brillait une étincelle de cruauté.

« Emmenez-les ! ordonna-t-il.

— Attendez ! s'écria le professeur. Je veux bien être votre prisonnier si cela vous fait plaisir, mais de grâce, permettez-moi au moins de récupérer mes lunettes dans ma sacoche ! Je suis si myope que sans elles je ne peux rien faire ! »

Le lieutenant parut hésiter, puis il tendit la

sacoche à Henry Jones qui la fouilla aussitôt. Sous le regard ébahi des militaires, il en sortit une pochette. Elle contenait cinq paires de lunettes, toutes intactes. Le professeur les essaya alors l'une après l'autre et, finalement, choisit celle qui était cerclée d'or. Elle semblait le mieux lui convenir.

« Ouf ! soupira-t-il en les chaussant sur son nez. Je vois enfin clair.

— Moi aussi, je vois clair, triompha le lieutenant brandissant les papiers officiels chinois. Vous êtes des traîtres, c'est vous les responsables de la disparition de Dentsen, vous serez condamnés. »

À ces mots, Indiana ne put se contenir. Il essaya encore une fois d'échapper aux hommes de Nyak-Tso. Mais ils étaient bien trop nombreux et, malgré ses coups de pied et de poings, ils n'eurent pas de mal à le maîtriser.

« Tu es aussi courageux qu'un jeune coq, Tchilinga. Mais le bec et les griffes d'un coq ne peuvent rien contre un vieux renard comme moi ! » fit le lieutenant, dont les prunelles lançaient des éclairs noirs. Puis il se tourna vers le professeur :

« Dites à votre fils de se calmer, monsieur Jones, Je ne voudrais pas que mes homes

soient obligés de lui faire mal. Je préfère que les choses se passent tranquillement entre personnes de bonne volonté. »

Intérieurement, le professeur bouillait. Pourtant, avec beaucoup de sang-froid, il dit à son fils :

« Inutile de gaspiller tes forces, Junior. Cette accusation ne tient pas debout ! Dès que nous arriverons au monastère, mon vieil ami Bobkar Rimpotché interviendra en notre faveur et nous fera libérer.

— À votre place, je n'en serais pas si sûr ! » ricana Nyak-Tso.

Au lieu de répondre à cette provocation, le professeur haussa les épaules. Il enfonça le menton dans son col, bien décidé à attendre la suite des événements avec calme.

Indiana, lui, n'était toujours pas apaisé. Il envoya un regard noir au lieutenant et lui rétorqua sur un ton sec :

« Je ne sais pas pourquoi vous nous accusez, mais je finirai par le savoir !

— Tu ne sauras jamais rien, jeune étranger ! » lâcha froidement le lieutenant en faisant un signe aux gardiens. Brutalement, l'un d'eux appliqua la crosse de son fusil dans le dos d'Indiana. Un autre avait fait de meme avec le professeur.

« Vous allez obéir et vous remettre en selle bien sagement, fit le lieutenant. Nous repartons vers le monastère. Inutile d'essayer de nous échapper pendant le trajet. Dans cette montagne pleine de dangers, vous n'iriez pas loin ! — Et il ajouta en marmonnant : — un accident est si vite arrivé...»

Indiana crut deviner une menace cache derrière les paroles de l'homme. Il se jura alors de toujours rester sur ses gardes.

5
Mauvaise nouvelle

Poussés par deux militaires, Indiana et son père sortirent de la grotte. Dehors, les moines et les autres voyageurs étaient déjà rassemblés près des chevaux. En les voyant arriver, ils détournèrent le regard, l'air gêné.

Après l'orage de la veille, il avait neigé. Une couche blanche, épaisse de cinq centimètres, recouvrait le paysage rocailleux. Le vent froid glaçait le visage et les mains.

« Brrrr ! frissonna le professeur. Nous n'avons décidément pas de chance, les dieux de ce pays sont contre nous.

— Les dieux, je ne sais pas, mais ce monster de Nyak-Tso nous en veut. Je me demande

pourquoi, mais je finirai bien par le savoir ! L'enlèvement de Dentsen me semble très étrange.

— Je te conseille de ne pas t'en mêler! Tu vas nous attirer des ennuis, nous en avons déjà assez comme ça !

— O.K., prof! répliqua Indiana, avec ironie.

— Junior! Un peu de respect! Je suis ton père, ne l'oublie... »

Le professeur allait encore partir dans un de ses sermons sur le respect, quand il fut interrompu par les deux gardes qui les bousculèrent sans ménagement.

Cette fois, le jeune Américain n'opposa pas de résistance. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui lui manquait de donner une leçon à ces arrogants.

« Je pourrais très facilement dérober un des fouets qu'ils portent à la ceinture, pensa-t-il en calculant chacun des gestes qu'il devrait effectuer. Il suffirait alors de deux ou trois coups bien appliqués pour les faire danser jusqu'à ce qu'ils demandent pitié. »

Mais le moment n'était pas venu pour Indiana de montrer qu'il savait se battre. L'occasion se présenterait peut-être assez tôt...

Serré de près par l'un des gardes, le garcon régla ses sangles. Il mit le pied à l'étrier et s'installa sur son cheval.

Pendant ce temps, le professeur, lui aussi étroitement surveillé, n'avait pas arrêté de râler :

« Le cauchemar continue, pestait-il en tournant autour de son mulet. Rien qu'à l'idée de poser mes fesses sur le dos de cet horrible canasson, j'ai déjà les reins en compote. »

Reconnaissant la voix de son cavalier, le malicieux animal poussa une sorte de hennissement joyeux. Il retroussa même les babines en une sorte de sourire.

« En voilà au moins un qui est content ! dit Indy en souriant.

— Un vrai plaisir ! » marmonna le professseur qui, bien sûr, pensait exactement le contraire.

Quelques minutes plus tard, Nyak-Tso donnait le signal du départ. La caravane s'ébranla. Indiana et son père fermaient la marche, escortés par leurs gardes qui ne les quittaient pas d'un centimètre.

La descente du col commença. Au début, le chemin était assez large mais au bout d'une demi-heure, il devint beaucoup plus raide et surplomba un ravin vertigineux.

Sur son vieux mulet boiteux, le professeur se sentait mal à l'aise. Il avançait avec la plus

grande prudence. Il faut dire que sous ses pieds s'étendait un immense toboggan d'au moins cinq cents mètres. Et il n'existait aucune barrière de sécurité pour les retenir. Un seul faux pas, et la chute serait inévitable, mortelle peut-être.

« Junior, attends-moi ! » cria Henry Jones en direction de son fils qui se trouvait une vingtaine de mètres devant lui, plus bas dans le chemin.

Indiana s'arrêta aussitôt. Il fit brusquement demi-tour et démarra en trombe pour rejoindre son père. Surpris par cette manœuvre, son garde crut qu'il cherchait à s'enfuir. Il fit lui aussi demi-tour, leva son fouet, fit tournoyer la lanière de cuir et l'abattit sauvagement.

Alors tout se passa très vite.

La lanière s'enroula autour des pattes avant du cheval d'Indiana. L'animal bascula. Il essaya de se redresser, mais il ripa sur une large pierre couverte de gel, perdit l'équilibre, tomba sur le côté et fila droit dans le ravin.

« Junior ! hurla Henry Jones, voyant son fils disparaître dans le vide. JunioOOOr ! »

Horrifié, le professeur descendit aussi vite que possible de son mulet et se précipita au bord du ravin. Il vit le cheval glisser droit sur

la pente. À moins d'un miracle, la pauvre bête allait s'écraser au fond du précipice.

En contrebas, les moines et les autres membres de la caravane qui avaient été attires par les bruits suivaient la scène avec terreur.

Vert de peur, le professeur qui ne voyait aucune trace d'Indiana hurla :

« Junior ? Junior ? réponds-moi ! »

Un long « Ah ! » lui répondit. Ce n'était pas la voix d'Indy, mais celles des moines. À leur manière, ils saluaient ce qu'il venait de se produire. Une chose inespérée : quelques mètres avant le précipice, un buisson de rhododendrons très robustes, qui formaient une sorte de filet, venaient de retenir le cheval. Il était sauvé !

Mais Indiana ?

« Junior, cria encore le professeur, la gorge serrée, au bord des larmes.

— Hello, papa ! »

Le cœur d'Henry Jones fit un bond dans sa poitrine.

« Où es-tu, Junior ? Où es-tu ? Tonnerre de bois ! Réponds-moi ! Je suis mort d'angoisse !!!

— Tout va bien, ne t'inquiète pas, je ne suis pas blessé. Juste un peu étourdi. »

Agitant son chapeau à bout de bras, le garon venait d'apparaître. Il s'extirpait à grand-



peine d'un trou où il était tombé. C'était une crevasse rocheuse remplie de neige fraîche. Formant un matelas, elle avait protégé Indy pendant sa chute. Mais il était resté prisonnier de ce cocon.

Il s'en sortit avec difficulté, puis commença à remonter la pente.

« Ouf ! souffla Henry Jones. J'ai eu une peur bleue. J'ai bien cru que je ne te reverrais plus jamais. Tu as eu beaucoup de chance.

— En effet, ricana Nyak-Tso qui venait de surgir, votre fils est béni des dieux.

— Mon fils est surtout très adroit ! » rétorqua le professeur, agressif.

Nyak-Tso n'apprécia pas du tout cette façon de lui parler. Il répliqua :

« À cause de ses bêtises, il a failli tuer l'un de nos meilleurs chevaux ! Et en plus, il nous fait perdre un temps précieux !

— Comment ça, ses bêtises ? rugit le savant américain. C'est tout de même pas croyable. Tout est la faute de votre homme, et vous accusez mon fils !

— Taisez-vous, ordonna sèchement le lieutenant devenu écarlate. Je commence à en avoir par-dessus la tête de vos histoires! Je n'aurais jamais dû accepter de vous prendre avec nous dans cette caravane. Vous êtes les

Tchilingas les plus gênants que j'aie jamais vus.

— Et vous l'homme le plus désagréable de toute la terre !

— GrahhhRRR ! » lâcha le lieutenant, en s'éloignant sans un mot de plus.

Indiana venait de prendre pied sur le chemin. Déjà, les militaires s'étaient organizes pour aller chercher le cheval en mauvaise posture. Ils l'attachèrent au bout d'une longue corde et, avec beaucoup de précautions, commencèrent à le hisser.

Pendant ce temps, les moines s'étaient mis à réciter des prières. On entendait leurs chants graves et le bruit de leurs moulins à priers qu'ils faisaient tourner pour demander l'aide des dieux protecteurs de la montagne. Assis par terre, les yeux à demi clos et le visage impassible, on aurait dit des statues.

Lorsque le cheval fut enfin hissé, la caravane repartit. Hormis quelques égratignures, la pauvre bête n'était quasiment pas blessée. Indiana put de nouveau monter en selle.

Au début de l'après-midi, le monastère apparut enfin. Ce n'était pas un simple et unique bâtiment, comme Indiana l'avait imaginé, mais un véritable village en étages. Bâti sur une

large croupe herbeuse, il se trouvait à l'abri des avalanches très nombreuses en hiver. Au milieu des autres toits de pierre brillaient les temples recouverts d'or.

« Holà ! s'écria Indy, admiratif. C'est magnifique ! Regardez ces guirlandes de drapeaux multicolores qui se balancent en plein vent.

— Voyons, Indiana! Ce ne sont pas des guirlandes, mais des drapeaux de prières.

— Des drapeaux de prières ?

— C'est ça. Les croyants écrivent des messages sur des morceaux de tissu. Ils les accrochent sur des fils pour que le vent les envoie aux dieux.

— Je ne sais pas si ça marche. En tout cas, c'est drôlement beau », commenta le garçon.

Au loin, s'élevaient des sommets sombres et désertiques. Plus haut encore, par-dessus les crêtes, se dressait un sommet très élevé, chapeauté de neiges vierges. Un paysage féerique et grandiose.

On entendait des chants religieux : *Om Padé Om*, des bruits de clochettes et de tambourins, le son grave de longues trompettes de cuivre. Des odeurs d'encens se mêlaient à celle de la bouse de yack qu'on faisait sécher pour en faire une sorte de charbon.

Un groupe de moines accourut.

« Ouf! déclara le professeur. Nous allons enfin pouvoir nous expliquer avec quelqu'un d'autre que ce sauvage de Nyak-Tso.

— Tu as raison, répondit Indy. Dès que ton vieil ami, le sage Bobkar Rimpotché, aura témoigné en notre faveur, nous serons libres. »

Les moines, tous très jeunes, entourèrent les deux étrangers. Ils discutaient avec beaucoup d'entrain. La plupart n'avaient jamais quitté le monastère et les montagnes. C'était la première fois qu'ils voyaient des étrangers venus de si loin. Ils riaient entre eux en montrant du doigt l'homme barbu comme un singe. Le chapeau d'Indy les intriguait aussi. Comparé à leurs bonnets pointus, il avait l'allure d'une galette plate et cela les amusait fort.

Henry Jones, qui connaissait un peu de tibétain, essaya de leur parler. Il prononça deux ou trois phrases. Mais, au lieu d'une réponse, il ne récolta que de grands éclats de rire.

« Qu'est-ce qui leur prend ? s'offusqua le savant. Je leur demande de nous accompagner jusqu'à mon ami Rimpotché, cela n'a rien de drôle.

— Je ne veux pas te choquer, papa, mais j'ai l'impression que tu parles tibétain comme une vache portugaise.

— Comment ? Comment ? s'offusqua Henry

Jones. Je n'apprécie guère ton humour, Indiana !

— Ne te fâche pas, papa. Je voulais juste dire que ton accent est si fort qu'ils ne te comprennent pas. »

Le professeur se gratta la barbe.

« Tu as certainement raison, fils. Il y a bien longtemps que je n'ai plus parlé le tibétain. »

Malheureusement, ce n'était plus le moment de prendre des leçons. Tandis qu'Henry Jones essayait une nouvelle fois de se faire comprendre, Nyak-Tso, suivi de deux gardes, fendit la foule. Désignant du doigt Indy et le professeur, il aboya un ordre.

Encadrés par les deux solides gaillards, Indiana et son père furent alors conduits jusqu'aux appartements du grand lama qui dirigeait le monastère. Confortablement installé sur des coussins, celui-ci avait un visage rond comme la lune et de petits yeux rieurs qui le rendaient fort sympathique. Il laissa parler le lieutenant sans jamais l'interrompre. À chacune de ses phrases, il répondait juste par des « Hum », « Hum ». Après que Nyak-Tso lui eut appris l'enlèvement de l'enfant lama, tout en lui nommant les coupables, le grand lama resta un long moment silencieux.

N'y tenant plus, Henry Jones avança d'un pas et protesta :

« Tout cela est faux! Nous ne sommes pas coupables. »

Le grand lama hocha la tête imperceptiblement. Puis d'une voix grave, il déclara :

«Je veux bien vous croire. Mais qu'est-ce qui me prouve que vous dites la vérité ? D'autant plus que vous semblez amis avec les Chinois, nos pires ennemis ! »

À ces mots, Indiana bondit en direction du grand lama. Deux militaires essayèrent de l'arrêter, mais ils se retrouvèrent avec sa veste dans les mains. D'un geste, le lama leur ordonna de laisser le garçon tranquille. Celui-ci ôta son chapeau avant de se lancer dans ses explications :

« Mon père est un savant très connu dans le monde entier. Il apprécie votre pays. C'est un grand ami de Bobkar Rimpotché. Le vieux sage pourra en témoigner. »

D'un signe de la tête, le lama indiqua qu'il avait compris et se leva. Il était à peine plus grand qu'Indy. Il joignit ses deux mains, pencha légèrement le buste en avant et prononça ces paroles :

« Vous n'avez pas l'air de bandits, c'est vrai. Hélas, vous n'avez pas de chance, Bobkar Rimpotché est mort il y a une semaine.

— Comment ça ? Que dites-vous ? s'exclama le professeur Jones, catastrophé.

— Je dis que le vieux sage Bobkar Rimpotché est parti pour le grand voyage au pays des morts. À cette heure-là, il doit déjà être arrivé.

— Malheur ! Quel grand malheur ! repeat le savant en se frappant le front. Je ne reverrai plus jamais ce cher ami ! »

Mais le grand lama n'écoutait déjà plus. Une délégation d'une vingtaine de moines venaient d'arriver. Très bruyants, ils envahirent la pièce en agitant leurs moulins à prières. Plusieurs d'entre eux avaient des présents qu'ils offri-rent au grand lama.

Profitant de ce désordre, Nyak-Tso ordonna à ses hommes de saisir les deux Américains. Ils attrapèrent le professeur qui m'opposa aucune résistance. Indiana, lui, n'avait pas l'intention de rester sans réaction. Il se précipita vers l'une des portes de sortie. Manque de chance ! Nyak-Tso avait tout prévu. Deux militaries montaient la garde. Indiana partit en sens inverse, traversa la pièce en bousculant les moines. L'un d'eux fit même un tour complet sur lui-même avant de chuter. Il se releva en souriant comme si de rien n'était.

A l'autre bout de la pièce, deux autres militaires pointèrent leurs armes vers Indy. Que faire? Le garçon comprit que resister

ne servirait à rien. Il baissa les bras et se laissa saisir.

« Te voilà moins fier, mon gaillard ! » triompha Nyak-Tso en tapotant la joue d'Indy du bout de
sa cravache.

Indiana toisa le lieutenant.

« Ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, lieutenant! Les choses peuvent encore changer.

— C'est ce que nous verrons. En attendant, mes hommes vont vous conduire dans votre cellule. J'espère qu'elle vous plaira. Le confort laisse peut-être à désirer, mais la vue est superbe. Ah ! Ah ! Ah ! Vous disposerez de tout votre temps pour l'admirer. »

Quelques minutes plus tard, le professeur et son fils étaient jetés sans ménagement dans le fond d'une cellule sombre et glaciale.

Décidément, ça ne pouvait pas aller plus mal.

6

Un gentil compagnon de cellule

Indiana n'était pas du genre à se laisser abattre. La cellule n'était pas encore refermée qu'il cherchait déjà un moyen de s'évader.

Il examina la porte. Constituée de planches épaisses grossièrement jointes, mais fixées par des gros clous de fer forgé, elle était d'une solidité à toute épreuve. Sans outils, impossible de la défoncer. De toute façon, à quoi cela servirait-il de l'ouvrir ? Elle donnait dans un couloir, lui-même fermé par des grilles de fer. Et derrière ces grilles se trouvaient des gardiens.

Une seule ouverture donnait sur l'extérieur. Une sorte de lucarne qui permettait de

surveiller les allées et venues sur le chemin montant vers le monastère. Ils pourraient ainsi voir arriver des voyageurs, mais il ne fallait pas songer à les appeler au secours. Ils étaient trop loin. Quant à se faufiler par cette lucarne, hors de question ! Elle mesurait à peine dix centimètres de large. Même un garçon très mince ne pourrait y passer.

Les murs de pierre, eux, mesuraient au moins un mètre d'épaisseur et le sol n'était autre que du rocher brut. Autant dire qu'ils n'avaient aucune chance d'y creuser un tunnel.

« Quelle poisse ! s'écria Indy en se laissant tomber à côté du professeur Jones, sur l'unique banquette de bois qui meublait la pièce. À moins d'être un passe-muraille, il n'y a aucun moyen de sortir d'ici !

— Pas besoin d'être un expert pour s'apercevoir que ce trou est une véritable souricière ! Si je revois ce maudit lieutenant qui nous a fait jeter au cachot, je le hache menu, en chair à pâté! » hurla le professeur en se levant tout à coup tel un ressort. Sous les yeux ébahis de son fils, il se jeta contre la porte et se mit à tambouriner en hurlant :

« Ouvrez, tonnerre de bois ! Si ça continue, je vais tout défoncer ! »

Indiana avait rarement vu son père dans une rage pareille. D'habitude, il passait pour un gentleman calme et bien élevé. Aucun de ses amis et de ses collègues ne l'aurait reconnu sous les traits de ce sauvage vociférant, aux cheveux en bataille et à la barbe hirsute.

« Papa, inutile de crier, personne ne viendra. Pas la peine d'user ta salive, ça ne sert à rien ! »

Au lieu de calmer Henry Jones, les paroles d'Indy eurent pour effet de l'énerver encore plus. Après les poings, il envoya un violent coup de pied dans la porte, ce qui lui valut une douleur fulgurante dans l'orteil. Mais la porte, elle, n'avait pas bougé !

« RaAAAAAhhhh ! beugla-t-il, fou de colère. Tu ne vas pas me résister longtemps, satané morceau de bois ! » Aveuglé de colère, il prit son élan et fonça, l'épaule la première.

Indiana essaya de le retenir, mais trop tard. Sous le choc, la porte vibra. Un peu de poussière tomba en pluie tandis que le professeur, lui, chutait en arrière, à moitié assommé. Indy se précipita.

« Ça va, papa ? Est-ce que ça va ?

— Hmmm, ça va, ça va, gémit Henry Jones. Je crois que je suis entier, je n'ai rien de cassé.

— La porte non plus! plaisanta Indiana.

Mais elle, elle est toujours debout ! Voilà la différence. »

Piqué au vif, le professeur refusa l'aide qu'Indiana lui proposait pour se relever. II marcha lentement jusqu'au fond de la pièce. Là, au lieu de s'asseoir sur la banquette, il se dirigea vers un tas de paille qu'on devinait à peine dans un coin sombre.

« Je crois que je vais m'allonger. C'est encore ce qu'il y a de mieux à faire », déclara-t-il en se laissant tomber, découragé.

C'est alors qu'un cri se fit entendre. Un cri humain. En même temps, une silhouette se dessina dans la demi-obscurité. Depuis le début, il y avait donc un autre prisonnier avec
eux, et ils ne l'avaient pas vu !

« Mon dieu! s'exclama le professeur en se relevant avec précipitation. Excusez-moi ! Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un. »

Bien que vêtu d'un simple habit de moine laissant l'une de ses épaules découverte, le jeune homme qui apparut alors n'avait pas l'air de souffrir du froid. A première vue, il devait être légèrement plus vieux qu'Indy. Seize ou dix-sept ans. Il mesurait une tête de plus que le jeune Américain, mais semblait moins fort et musclé.

« Bonjour ! fit-il avec calme. Enchanté de

vous connaître. Je m'appelle Tomo. Et vous ?

— Moi, c'est Indiana. Et celui qui t'a pris pour un canapé, c'est mon père, Henry Jones, le célèbre professeur.

— Mais que faisiez-vous donc là ? reprit le savant américain.

— Je dormais, répondit Tomo en anglais, avec un accent prononcé.

— Vous dormiez ! s'exclama Henry Jones, interloqué.

— Eh bien dis donc, tu as le sommeil lourd ! dit Indiana.

— C'est vrai, continua Henry Jones. Un bon lit et une chambre chauffée, c'est tout de même mieux qu'un tas de paille !

— Je ne m'attache pas à ces détails, lâcha négligemment le jeune moine.

— Comment ça, des détails ? reprit le professeur. Je ne suis pas d'accord. Bien manger, bien dormir et être libre, c'est de la plus haute importance pour un homme qui se respecte.

— C'est votre avis. Nous, les Tibétains, nous pensons autrement. La liberté n'est qu'une illusion. Si on n'est pas libre, il faut l'accepter. Sinon, on cherche à le devenir, et c'est là la source de notre malheur. »

Pendant un instant, ils demeurèrent tous trios sans rien dire. Indiana réfléchissait. Les

paroles de ce garçon à peine plus âgé que lui étaient peut-être pleines de sagesse. Mais lui, Indiana, n'accepterait jamais de rester prisonnier !

« Si je comprends bien, répliqua-t-il, quand tu es en prison, tu ne fais rien pour recouvrer la liberté ?

— Si, si ! Je fais quelque chose. La liberté, elle est dans mon esprit. Je m'évade quand je veux.

— Et quand il fait froid, tu trouves aussi la chaleur dans ton esprit ?

— Pour ça, pas de problème, il y a le *numo*.

— Le *numo*, qu'est-ce que c'est ? demanda Indy. Est-ce un vêtement très chaud ? »

Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres du jeune moine. Mais c'est le professeur Jones qui intervint :

« Junior, voyons ! Ne dis pas de bêtise ! Le *numo*, c'est le petit réchaud qu'ils utilisent ici. Il fonctionne avec de la bouse de yack séchée. »

Indiana se boucha le nez :

« Pouah ! Beurk! Ça ne doit pas sentir le jasmin ! »

Le jeune moine riait maintenant franchement, en se tenant les côtes.

"Je suis désolé, mais vous avez tort, l'un comme l'autre. Le numo n'est ni un vêtement, ni un réchaud. C'est une espèce de yoga.

— Du yoga !

— Exactement ! Il faut respirer d'une façon spéciale pour maîtriser la chaleur de notre corps. C'est comme une sorte de gymnastique, nous l'apprenons très tôt.

— Je ne crois rien de ces balivernes ! grommela le professeur, vexé de s'être trompé.

— C'est pourtant vrai, mister Jones. Je pourrais même vous faire une démonstration.

— Et comment donc ?

— Il suffit que je m'enroule dans un drap humide. Avec le numo, je le ferai sécher en moins d'une heure. »

Henry Jones haussa les épaules.

« J'aimerais bien voir ça !

— Mais enfin, papa, pourquoi veux-tu que ce garçon nous raconte des histoires ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Est-ce que je sais moi ? Quelqu'un qui est en prison n'est jamais très honnête ? Peut-être a-t-il volé... ou pis encore ?

— Papa ! Je te rappelle que nous y sommes, nous aussi, en prison, et pourtant, nous n'avons commis aucun crime !

— Junior ! Tu as réponse à tout et ça commence à m'énerver. »

Amusé, le jeune moine tibétain observait le père et le fils qui se disputaient. Assis par terre,

il resta silencieux, attendant que les deux Américains se taisent.

« Je suis désolé, mister, mais votre fils a raison. Je ne suis pas un criminel. On m'a injustement accusé d'un vol. Tout cela vient du lieutenant Nyak-Tso.

— Comment ça ? s'écria Indiana.

— Encore ce gredin ! » s'exclama le professeur.

Cette nouvelle leur avait fait oublier leur dispute.

« Je suis un ami de Dentsen, l'enfant lama qui doit venir passer quelques jours au monastère.

— Nous le connaissons, fit Indy. Il était avec nous dans la caravane. Mais il a disparu.

— Disparu ? grimaça Tomo. Quelle horrible nouvelle ! Que lui est-il arrivé ? Racontez-moi. »

Ils étaient maintenant tous les trois groups au centre de la pièce de plus en plus somber avec la nuit qui tombait.

« Il a été enlevé durant la nuit. Mais le pire, c'est que Nyak-Tso nous accuse d'être les responsables de sa disparition. »

À ces mots, Tomo s'enfonça dans des pensées profondes. Pendant ce temps, le professeur, les mains derrière le dos, s'était mis à faire les cent pas en tournant en rond comme une bête fauve en cage.

« C'est tout de même bizarre, reprit le jeune moine. J'ai été jeté dans ce cachot sur ordre de Nyak-Tso et vous aussi. Pourtant, nous ne sommes coupables de rien.

— Très bizarre, en effet, renchérit Indiana. C'est comme si ce lieutenant cherchait à se debarrasser de nous. Je pense que c'est lui le coupable.

— Junior ! lâcha brutalement le professeur en s'arrêtant brusquement. Arrête tes élucubrations! Certes, ce militaire s'est montré désagréable, mais ce n'est pas une raison pour le soupçonner. Et puis de toute façon, même si c'était vrai, tu n'y pourrais rien !

— Ça m'étonnerait ! Dès que j'en aurai l'occasion, je me débrouillerai pour connaître la vérité !

— Je t'interdis de faire quoi que ce soit ! Tu m'entends, Junior! Nous avons déjà assez d'ennuis comme ça. Si nous sortons de ce cachot un jour, ce sera pour partir aussitôt. Maintenant que mon vieil ami est mort, je n'ai plus rien à faire ici.

— Et ton travail sur le trésor du monastère ?

— Tant pis. »

Tandis qu'Henry Jones arpentait à nouveau la pièce à grandes enjambées, Indiana tapotait nerveusement son chapeau. Tomo, lui, s'était posté à côté de la lucarne. Il n'écoutait plus les



vociférations de ses compagnons de cellule. Son esprit s'était envolé.

Pourtant, il se retourna tout d'un coup et lança :

« Chut ! Taisez-vous ! Il y a deux militaries qui passent tout près. Ils ont l'air de comploter. J'aimerais bien savoir ce qu'ils se racontent. »

Tomo avait raison. Peut-être la discussion de ces deux militaires leur apporterait du nouveau. Ils se turent tous les trois. À cause du vent, les voix ne leur parvenaient pas nettement. Mais il était possible de capter le principal de leur conversation.

Sans se montrer, Tomo tendit l'oreille. Quand les deux voix se furent tout à fait éloignées, Indiana et son père se ruèrent vers lui.

« Alors ? As-tu compris quelque chose d'intéressant ?

— Intéressant, je ne sais pas. Mais intriguant, c'est sûr.

— Raconte, raconte, fit impatiemment le jeune aventurier américain.

— Tout d'abord, ils ont parlé d'une femme qui doit arriver ce soir. Une Européenne. Elle étudie notre religion. Elle s'appelle Alexandra quelque chose.

— Alexandra David-Neel ? s'écria le professeur,

qui avait subitement retrouvé son enthousiasme.

— Oui, c'est ça, il me semble. »

Un large sourire découvrit les dents bien blanches du professeur. Pour un peu, il aurait sauté de joie.

« Qu'est-ce qu'il y a, papa? Quelle mouche t'a piqué? l'interrogea Indy, étonné de cette gaieté soudaine.

— Il y a, Junior, que je connais cette aventurière. Je l'ai déjà rencontrée en France. Elle se passionne pour les religions orientales. Je savais qu'elle voyageait dans le pays, mais c'est une chance inouie qu'elle vienne ici.

— Ah bon ! Et pourquoi donc ? Cela change-t-il quelque chose pour nous ?

— Ça change qu'elle pourra intervenir en notre faveur et nous faire libérer.

— Très bien, approuva Indy. Mais comment saura-t-elle que nous sommes enfermés ici ?

— Mince ! Je n'y avais pas pensé, se renfrogna soudain le professeur dont l'expression changea d'un coup.

— Pour cela, il y a peut-être une solution, intervint Tomo. Je demanderai au domestique qui va nous apporter notre soupe de bien vouloir faire passer un message.

— Très bien! Bonne idée! exulta Henry

Jones, tout content. Tu vois, Junior. Il y a toujours moyen de s'en sortir. »

Le professeur rejoignit la banquette et s'y allongea. Tomo restait debout au centre de la pièce tandis qu'Indiana continuait d'observer les alentours.

« D'accord, bougonna le garçon. Mais je ne veux croire que ce que je vois. Il n'y a plus qu'à attendre cette femme. En espérant qu'elle arrivera jusqu'ici, ce qui n'est pas tout à fait certain.

— Tu as raison, Indiana. Les routes ne sont pas sûres.

— Ça suffit, grogna Henry Jones. Vous êtes deux rabat-joie ! Vous allez nous porter malchance, je ne veux pas en entendre plus !

— Je vais tout de même vous raconter la suite de la conversation de ces deux militaires, insista Tomo.

— Comment ça, qu'ont-ils dit d'autre ? »

Très intéressé, Henry Jones venait de se rasseoir sur le bord de la banquette.

« J'ai mal entendu et je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. Mais il me semble qu'ils ont parlé de Dentsen, puis des cavernes de Dawa-Dzon. »

Le buste penché en avant, Henry Jones accordait toute son attention au jeune moine.

Indiana, lui, écoutait tout aussi attentivement, en gardant un œil sur le chemin.

Tomo poursuivit :

« Les cavernes de Dawa-Dzon se trouvent non loin d'ici, de l'autre côté des gorges de Mhal. Ce lieu est interdit. On dit qu'il est infesté par les démons nuisibles. Personne n'oserait s'y aventurer.

— Encore des légendes !

— Ce sont les paroles répandues dans notre pays, mister. Elles sont sacrées !

— Peut-être bien. Mais un esprit scientifique comme le mien ne peut admettre...

— Papa, le coupa soudainement Indy. Une troupe arrive. »

Le professeur Jones et Tomo se précipitérent. Ils se retrouvèrent tout trois serrés contre la minuscule lucarne. Au loin, une colonne avançait. Elle comptait bien une vingtaine de porteurs à pied ou à dos de mulet, et deux yacks.

« Ce doit être elle. C'est Alexandra ! » s'écria le professeur.

Mais les nouveaux arrivants étaient encore trop éloignés pour qu'on pût bien les distinguer.

7
Vieilles lunettes ou beau chapeau ?

Il fallut une bonne vingtaine de minutes avant qu'ils puissent apercevoir les visages des nouveaux arrivants. Toutefois, ces derniers ne furent jamais assez proches pour le professeur. Myope comme il était, et même avec ses lunettes, sa mauvaise vue ne lui permettait pas de voir à plus de cinquante mètres. Il eut beau tendre le cou, écarquiller les yeux, cela n'y changeait rien.

C'est Indiana et Tomo, grâce à leur vue perçante, qui lui décrivirent la scène aussi precisement que possible :

« Sur l'un des yacks, je vois un homme avec

un chapeau colonial. Sur l'autre, ce doit être une femme. Mais je ne suis pas sûr.

— Tu as raison, Indiana. C'est bien une femme. Elle porte un habit et un bonnet de laine traditionnels. Mais son visage est trop pâle pour une femme de notre pays.

— C'est donc bien Alexandra David-Neel, déclara le professeur en se frottant les mains. Ah ! que je suis content! Nous allons enfin pouvoir nous expliquer avec quelqu'un de censé. »

D'une de ses poches, il tira un petit carnet et écrivit très vite sur l'une des feuilles.

Pendant ce temps, Indiana continuait de commenter ce qui se passait au-dehors :

« Une délégation de moines vient de sortir du monastère pour accueillir les visiteurs.

— Notre grand lama est parmi eux, fit Tomo. D'habitude, il ne bouge pas de ses appartements.

— S'il s'est déplacé, c'est sûrement parce qu'il considère le visiteur comme quelqu'un d'important. »

Le professeur arracha la feuille du carnet sur laquelle il venait d'écrire et s'adressa à Tomo :

« Tomo ?

— Oui, mister.

— Quand le domestique nous apportera notre soupe, tu lui donneras ceci.

— D'accord, mister, acquiesça Tomo toujours aussi aimable. Avec la nuit qui tombe, il ne va pas tarder à arriver.

— Crois-tu pouvoir le convaincre de transmettre notre message ? demanda Indiana.

— Je pense que oui. Mais il faudra peut-être trouver un arrangement.

— Que veux-tu dire par là ? fit Henry Jones avec brusquerie.

— Ne vous inquiétez pas. Rien de très grave. Il s'agit de peu de chose.

— C'est-à-dire ?

— Vous savez, cet homme qui travaille pour le monastère est très pauvre. Il apprécierait un petit cadeau.

— Tu veux dire qu'il faudra le payer, c'est ça ?

— Non, il suffira... Je ne sais pas, moi. Par exemple, si votre fils lui offrait son chapeau...

— Quoi ! hurla Indy en se détournant brusquement. Lui donner mon Stetson! Hors de question !

— Junior! Pour une fois, sois raisonnable, s'il te plaît !

— Raisonnable ! Raisonnable! La question n'est pas là ! Je refuse de me séparer de mon chapeau !

— Donc tu préfères être prisonnier avec ton chapeau plutôt qu'être libre sans chapeau ! Parfois, je ne te comprends pas, Junior ! Tu es une fichue tête de lard !

— Peut-être que je suis une tête de lard ! Mais je tiens beaucoup à ce Stetson et je ne m'en séparerai jamais ! Pourquoi n'offrirais-tu pas une de tes paires de lunettes? Tu en as encore quatre. Une de plus ou de moins, ça ne changerait rien pour toi. Alors que moi, je n'ai qu'un seul chapeau.

— Comment ça! Mais je peux en avoir besoin de mes lunettes! Je ne sais pas ce qui me retient, espèce d'impertinent! Tu mériterais une bonne fessée. »

Une fessée ! Le professeur Jones n'en avait jamais donné une seule à son fils, même quand il était enfant. Ce n'est pas à quatorze ans qu'il allait commencer !

Indiana éclata de rire. Le professeur rugit : « RRRaaa! » Puis il se tut et tendit de nouveau l'oreille.

Des bruits de grilles qui s'ouvrent et se referment résonnèrent dans le couloir, suivis par des pas.

« Hum ! Hum ! fit Tomo. Je ne voudrais pas vous déranger dans votre... hum ! discussion, mais voilà l'homme avec notre soupe.

— Ça tombe bien. Justement, j'ai une faim d'ogre», lança Indy en fixant dans les yeux son père qui fulminait.

Les pas se rapprochèrent. Ils s'arrêtèrent devant la porte qui s'ouvrit. Un homme apparut. Il était vêtu de haillons. Le dos voûté, les cheveux gris, le visage tout plissé, il avait l'air d'un vieillard. En déposant le pot de soupe fumant dans le couloir, il poussa un grognement incompréhensible.

Tomo l'attira à l'intérieur de la cellule et commença à lui parler. L'autre écoutait en faisant de drôles de mimiques. Il observait tour à tour Indiana et son père. Enfin, Tomo lui tendit le message.

L'homme prit le papier à deux mains, le déplia et fit mine de le déchiffrer. Savait-il lire ? Apparemment pas. D'ailleurs, il tenait le papier à l'envers. Il le replia et s'adressa à Tomo dans une langue qui devait être du tibétain.

« Alors, fit le professeur avec impatience. Que dit-il ? »

Le jeune moine traduisit :

« Il est d'accord pour apporter votre message.

— Ah, très bien ! Mais que veut-il en échange ? »

Hésitant, Tomo se racla la gorge :

« Le chapeau de votre fils...

— Ah ! tu vois, Junior ! coupa Henry Jones avant que le jeune moine ait terminé sa phrase. Ce n'est pas le moment de faire des caprices, tu vas donner ce couvre-chef, je t'en offrirai un autre ! »

Indiana avait reculé au fond de la cellule, bien décidé à défendre son précieux chapeau.

« Excusez-moi, mister, fit Tomo avec une petite voix. Vous vous trompez...

— Comment ça, je me trompe ?

— Eh bien, voilà... Hum ! Le chapeau de votre fils n'intéresse pas cet homme. Ce sont vos lunettes qu'il désire. Vous comprenez, sa vue est très mauvaise et il est trop pauvre pour s'en offrir une paire.

— Quoi ! Mais sans mes lunettes, je ne vois rien ! s'offusqua le professeur. C'est une plaisanterie, je suppose !

— Pas du tout! C'est la vérité. Il faut vous décider très rapidement, sinon les gardiens vont venir voir ce qui se passe. Et alors là, vous risquez de rester enfermés ici pour longtemps.»

Le domestique s'était planté face au professseur Jones. Il clignait les yeux tout en faisant des grimaces indescriptibles. Mais Henry Jones n'avait pas du tout envie de rire.

« C'est ça, fais le clown, vieux malin !

Seulement ne compte pas sur moi pour t'applaudir ! bougonna-t-il dans sa barbe.

— Voulez-vous que je lui traduise vos paroles, mister Jones? demanda Tomo avec malice.

— Euh... Non... Je... Il serait mieux... Bon, eh bien, d'accord, je lui offre ce qu'il veut. »

À contrecœur, Henry Jones tendit ses lunettes au bonhomme. Celui-ci les saisit délicatement, les tourna, les retourna, les observa sous tous les angles. Puis, il les ajusta avec soin sur

son nez. Un large sourire illumina son visage.

Il reprit le message et essaya une fois encore de le lire. Mais il tenait toujours le papier à l'envers. Il eut alors une curieuse attitude. Au lieu de garder les lunettes devant ses yeux, il les remonta sur son front.

« Pourquoi fait-il cela, mes lunettes ne lui conviennent pas ? » s'enquit le professeur.

Après avoir à son tour posé la question au domestique, Tomo traduisit la réponse :

« Si, si, elles lui conviennent parfaitement. Mais il ne veut pas user les verres en regardant à travers ! »

Le professeur leva les yeux au ciel.

« Grand Dieu! Quelle idée saugrenue ! À quoi vont-elles donc bien pouvoir lui servir !

— Papa! le coupa Indiana. Cet homme est

libre d'agir comme il veut. L'important, c'est qu'il transmette notre message, ne crois-tu pas ?

— Tu as raison, fils. Je me demande tout de même si on peut lui faire confiance.

— Ne vous inquiétez pas, mister, répondit Tomo. Cet homme a l'air un peu simplet, mais il est très gentil. Il fera ce qu'on lui a commandé.»

L'homme plia consciencieusement le message et le rangea dans l'une de ses bottes. Il adressa un sourire aux deux étrangers et se dirigea à reculons vers le couloir. Il allait refermer derrière lui quand Indiana, bondissant, coinça la porte du bout du pied.

« Hep là! Pas si vite! Tu oublies notre soupe ! s'écria le garçon. Je ne veux pas mourir de faim, moi ! »

L'homme se tapa le front pour signifier qu'il avait compris. À travers l'entrebâillement de la porte, il tendit à Indy la marmite, la louche et trois gamelles en fer-blanc qu'il avait apportées.

Dès que la porte fut refermée, Indiana souleva le couvercle de la marmite. Un panache de vapeur s'éleva. Le jeune Américain plongea la louche dans le récipient. Quelques légumes se battaient en duel avec de minuscules bouts de viande. Et tout cela se mélangeait à une sorte de bouillie de riz gluante, pas

très appétissante. L'odeur, en revanche, l'était davantage.

Indiana remplit une gamelle et la tendit à Tomo. Celui-ci alla s'installer dans un coin de la pièce pour manger tranquille.

Le professeur Jones, quant à lui, tournait toujours en rond. Il grommelait quelques mots, laconique :

« ...Attendre... espérons... notre message... nous délivrer...

— Est-ce que je te sers, papa ? demanda Indy.

— Pas faim, répondit le professeur avec un mouvement d'énervement.

— Tu as tort, tu devrais manger un peu...

— Je suis assez grand pour savoir ce qu'il me faut ! répliqua le savant.

— Bon, bon. Eh bien tant pis! Ça en fera plus pour les autres. »

Cette bouillie n'avait aucun goût. En tout cas, bien moins qu'un steak grillé, mais Indy avait très faim. Il engloutit une gamelle, puis en avala une seconde tout aussi vite.

« Ouf ! Ça fait du bien, déclara-t-il en s'essuyant les lèvres. Maintenant je dégusterais bien un succulent beignet aux pommes avec de la crème. »

Le ventre plein, il ne lui restait plus qu'à se reposer. D'ailleurs la nuit était maintenant

tombée. Il répandit un peu de paille par terre, ferma sa veste et s'installa pour dormir.

Il était allongé depuis à peine cinq minutes quand des éclats de voix retentirent au fond du couloir. Des pas se rapprochèrent. Pas de doute, on venait les délivrer.

Aussitôt, le professeur Jones se rua vers la porte. Indiana, à demi endormi, se dressa sur sa couche.

Tomo, lui, était déjà plongé dans un profond sommeil. Il ne bougea pas d'un centimètre.

Une lourde clef ferrailla dans la serrure. La porte s'ouvrit.

Il leur fallut dix secondes avant de s'habituer à la lumière éblouissante des torches. Plusieurs personnes leur apparurent alors. Une délégation de moines et de militaires, parmi lesquels le lieutenant Nyak-Tso, se tenait à l'entrée de la cellule. Mais il y avait surtout le grand lama en personne !

Celui-ci s'avança en s'adressant à Henry Jones:

« Monsieur Jones, je suis venu moi-même vous délivrer.

— J'en suis fort aise! répondit le savant américain.

— Cet emprisonnement était une regrettable erreur. Notre prestigieuse invitée,

Alexandra David-Neel, a d'ailleurs témoigné en votre faveur.

— Très bien, approuva le professeur. J'étais sûr que mon plan marcherait. Vous avez donc reçu mon message ?

— Votre message ? Quel message ? s'étonna le grand lama. Le seul message que j'aie reçu est signé des bandits qui ont enlevé Dentsen.

— Comment ça ?! s'exclama Indiana en bondissant de sa couche. Et que disent ces crapules ?

— Ils exigent que nous leur donnions tout l'or et les objets précieux que nous possédons. Si nous n'obéissons pas, ils ne rendront jamais l'enfant lama.

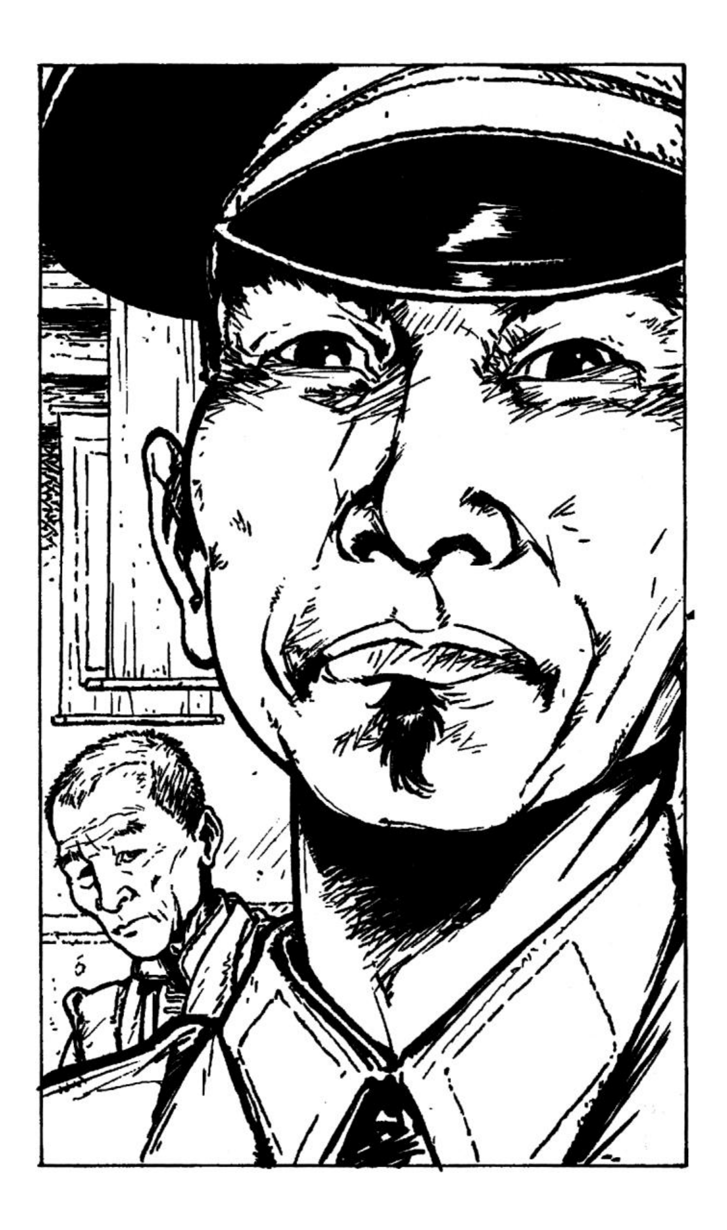
— Ah! Voilà donc la vérité! Triompha Henry Jones. Contrairement aux accusations de Nyak-Tso, nous ne sommes donc pas coupables, reconnaissez-le ! »

Le religieux afficha un air gêné et penaud.

« Je suis franchement désolé de cette regrettable erreur, monsieur le professeur. D'ailleurs, le lieutenant Nyak-Tso en personne va vous présenter ses excuses. »

Le grand lama fit un pas de côté pour laisser passer Nyak-Tso, qui apparut en pleine lumière.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il



n'avait pas l'air d'un homme prêt à s'excuser. Gardant le menton haut, le militaire avança d'un pas. Son regard étincelait de mépris. Avec arrogance, il déclara :

« Puisque c'est ainsi, je reconnais mes torts. Mais sachez bien que je vous garde à l'œil !

— Drôle de façon de s'excuser ! » fit sèchement remarquer Indy. En lui-même, le garçon doutait profondément de la sincérité du militaire.

Le grand lama avait-il lu dans ses pensées ? Toujours est-il qu'il déclara :

« Il ne faut pas en vouloir au lieutenant, jeune homme. Notre pays sort à peine de la guerre. Sa tâche est difficile, vous savez. Mais si je peux vous rendre un service, demandez-le-moi. »

Indiana pensa tout de suite à Tomo. Sagement, le jeune moine ne s'était pas montré durant toute cette conversation. Saisissant l'une des torches, Indiana l'éclaira.

« Je vous demande de libérer notre compagnon de cellule », déclara-t-il avec fermeté.

À ces mots, Nyak-Tso bondit.

« Impossible! Ce garçon est un voleur ! Il mérite sa punition.

— Faux ! répliqua Indiana. C'est encore vous qui l'avez jeté en prison pour vous debarrasser de lui. Je ne sais pas comment, mais je finirai bien par l'apprendre !

— Mensonge ! rétorqua le militaire.

— Assez ! ! ! » fit le grand lama, visiblement agacé. Et, haussant la voix, il continua :

« Pour faire plaisir à mon jeune invité américain, qu'on remette ce moine en liberté ! »

Le lieutenant Nyak-Tso grimaça. Cet ordre le contrariait. Furieux, il sortit à grands pas de la cellule.

Peu après, Tomo, Indiana et Henry Jones, escortés par les moines, quittaient leur prison sinistre.

8
Rencontre avec une aventurière

Dehors, il faisait nuit. Le groupe marcha un moment sur un sentier, puis s'engouffra dans des ruelles noire étroites. À un croisement, Tomo retint Indiana par la manche.

« Comment te remercier? souffla-t-il à l'oreille de son nouvel ami.

— Rien de plus facile !

— Ah bon ! Et comment ? »

Indiana entraîna le jeune moine à l'écart.

« Voilà, j'ai décidé d'aller voir du côté des cavernes de Dawa-Dzon.

— Quoi ! s'écria le jeune Tibétain. Mais tu es fou !

— Chut ! Ne parle pas si fort, on pourrait nous entendre. »

Avec des airs de conspirateur, Indiana s'assura qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait surprendre ses paroles :

« Je pense que Dentsen est retenu prisonnier là-bas! Malheureusement je ne connais pas le chemin pour m'y rendre. C'est toi qui vas me servir de guide.

— Comment ça ?! s'étrangla Tomo. T'accompagner en pleine nuit dans cet endroit infesté de mauvais esprits !

— Exactement ! »

Une moue déforma le visage du jeune moine.

« Et si les mauvais esprits nous attaquent ?

— Ne t'en fais pas, répliqua Indy, j'ai mon idée là-dessus! La seule chose que je te demande pour l'instant, c'est de me procurer un fouet. Un bon fouet en cuir, long et solide, comme ceux qu'utilisent les conducteurs des yacks.

— D'accord, je t'en trouverai un. Ça ne devrait pas être difficile, reconnut Tomo. Mais à quoi te servira-t-il ?

— Nous en reparlerons plus tard. Et maintenant, rattrapons vite les autres. Ils risquent de se demander ce que nous sommes en train de comploter. »

À petites foulées, les deux garçons eurent vite rejoint la troupe. Tous ensemble, ils pénétrèrent au rez-de-chaussée d'un grand bâtiment. C'était là que résidait le grand lama.

Des lampes à huile diffusaient une maigre clarté qui projetait des ombres vacillantes sur les murs peints à la chaux.

Indiana et Tomo fermaient la marche. Ils allaient grimper un escalier en pierre quand le jeune moine s'arrêta :

« Excuse-moi, Indy. Ma place n'est pas ici. Je dois m'en aller. Je te retrouverai plus tard dans la nuit.

— D'accord », approuva Indy, accompagnant sa réponse d'un clin d'œil complice.

Il valait mieux ne pas en dire plus pour ne pas attirer les soupçons. D'ailleurs, Henry Jones attendait déjà le garçon :

« Junior, que fais-tu ? On nous attend! Cesse de lambiner !

— Voilà, voilà, papa, j'arrive. »

Il rejoignit son père sur un palier, en haut des marches qu'il escalada quatre à quatre. L'un derrière l'autre, ils pénétrèrent dans la pièce immense où tout le monde était déjà entré. Là, Indiana s'immobilisa en laissant échapper un « Oh ! » admiratif.

La salle était peu meublée, mais de nombreux

tapis et des tissus aux couleurs vives égayaient le plancher, les murs et le plafond. Sur une armoire basse trônait un bouddha recouvert d'or. Des théières et des gobelets en argent étaient disposés sur une tablette peinte. D'autres objets, tous en argent, jonchaient le parquet : des clochettes, des moulins à prières, des trompes tibétaines, des vases et des coupelles.

Tandis que les moines s'asseyaient sur des coussins épais, le grand lama se dirigea vers un fauteuil resté libre au fond de la pièce. Le deuxième était déjà occupé par quelqu'un.

Difficile de reconnaître Alexandra David-Neel, la célèbre aventurière française. C'était pourtant bien elle, coiffée d'un bonnet traditionnel dont les oreillettes en pointe encadraient son visage lisse. Une épingle maintenait son col refermé tout près de son cou. On aurait Presque pu la prendre pour n'importe quel autre moine.

En face d'elle, assis par terre en position de yogi, se tenait un étonnant personnage. Très maigre, cet homme au torse nu gardait les yeux clos. Il jouait d'une flûte taillée dans un tibia humain. Devant lui, sur le sol, s'étalait un chapelet dont les boules en os représentaient de petits crânes humains.

« Hum ! Hum ! » fit timidement Henry Jones. La femme leva la tête.

« Excusez-moi de vous importuner, madame David-Neel...

— Professeur Jones, approchez, approchez, vous êtes le bienvenu ! » s'écria la Française en se levant.

Enhardi par cet accueil chaleureux, Henry Jones s'avança :

« Je tiens à vous remercier, madame Neel. Sans vous, nous serions encore injustement emprisonnés, mon fils et moi-même.

— En vérité je n'y suis pas pour grand-chose. C'est surtout grâce au message des bandits que vous êtes libres. Pour ma part, j'ai simplement dit au grand lama ce que je connais de votre réputation. Un grand savant comme vous ne peut pas se comporter comme un bandit.

— La rumeur déforme beaucoup les choses. Je ne suis qu'un simple professeur, je m'efforce de bien faire mon travail.

— Vous êtes trop modeste, Henry. Vous permettez que je vous appelle Henry, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr, approuva le savant, rougissant légèrement.

— Quant à moi, vous m'appellerez Alexandra, d'accord ?

— Entendu, madame Ne... Euh... Alexandra. J'en suis très honoré. Et permettez-moi aussi de vous présenter mon fils, Junior. »

Indiana, qui venait de rejoindre le profess-seur, protesta :

« Papa, je t'ai mille fois demandé... »

Le professeur le coupa en souriant :

« Mon fils tient absolument à ce que je l'appelle Indiana. C'est plus fort que moi, je n'y arrive pas !

— C'est pourtant un surnom sympathique.

— Ah bon, vous trouvez ?

— Bien sûr! Tenez, je vais vous livrer un secret : moi-même, je ne me nomme pas Alexandra. C'est le surnom que j'ai choisi.

— Ah bon ! s'étonna le professeur.

— Eh oui. En réalité, je me prénomme Louise Eugénie Alexandrine Marie. Je suis née à Saint-Mandé, près de Paris, mais j'ai long-temps vécu à Bruxelles. Dans ma jeunesse, je m'ennuyais, je voulais voyager, connaître le monde. Savez-vous que j'ai même gagné ma vie comme artiste lyrique ?

— Comment ça, vous chantiez ?

— Exactement, j'étais cantatrice. Puis j'ai rencontré mon mari Philippe Neel. Il y a maintenant trois ans que je l'ai quitté. J'ai voyagé en bateau jusqu'en Inde. Je lui écris régulièrement. »

Cette Alexandra était vraiment une femme hors du commun! Elle plut tout de suite à

Indiana. Le garçon s'avança et, soulevant son chapeau, il la salua à la manière d'un mousquetaire.

« Tu aurais pu faire du théâtre ! » lui dit-elle, souriante. Et c'est Henry Jones qui répondit :

« Vous avez raison, mon fils a le sens de la mise en scène et beaucoup d'imagination. Cela le conduit parfois à se trouver impliqué dans des affaires scabreuses.

— Tu es donc un jeune intrépide », répliqua Alexandra en s'adressant à Indy. Mais celui-ci fut encore devancé par son père :

« Je dirais plutôt un imprudent. Tenez, il s'est par exemple mis en tête de retrouver Dentsen, l'enfant lama qui a été enlevé. Je lui défends formellement de se mêler de ça ! »

Énervé par l'attitude de son père qui l'empêchait de parler, Indiana s'apprêtait à lui envoyer une réponse bien sentie. Mais deux jeunes moines entrèrent à cet instant précis, attirant sur eux l'attention générale. Ils portaient des plateaux surchargés de victuailles. Ils les posèrent sur la table basse et se retirèrent.

Aussitôt, les moines se levèrent et la pièce se transforma rapidement en un véritable réfectoire. Tout le monde se servait avec les doigts.

Seul le yogi ne s'intéressait pas à la nourriture.

Indiana, même s'il avait déjà avalé deux grandes assiettes de soupe, se sentait encore en

appétit. Il imita les autres et piocha copieusement dans les plats.

Henry Jones, lui, n'osait se servir sans y avoir été invité. Pourtant, son estomac vide le torturait. Alexandra vint à son secours :

« Servez-vous, Henry. Vous devez avoir faim, dit-elle. Allez-y sans crainte, les *momos* sont délicieux.

— Des *momos*, qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont ces beignets cuits à la vapeur, fourrés à la viande et aux légumes.

— Je vais goûter ça », déclara le professeur du bout des lèvres.

Deux minutes plus tard, il dévorait sans plus se soucier de personne.

Il ne fallut guère plus d'un quart d'heure pour que les deux plateaux soient vides. Les uns après les autres, les moines repus prirent congé. L'heure de se coucher était venue. Chacun rejoignait sa couche.

Bientôt, il ne resta plus dans la pièce qu'Indiana, Henry Jones, le grand lama, le yogi et Alexandra. Cette dernière relança la conversation :

« Cette affaire d'enlèvement est bien regrettable. Moi qui espérais rencontrer le jeune lama Dentsen, je suis très déçue.

— Et moi, reprit le grand lama, je suis très inquiet. Même si je donne toutes les richesses du monastère en échange de sa libération, rien ne me garantit que les bandits tiendront parole. »

Il se tourna vers Henry Jones.

« Cher monsieur le professeur, vous disiez tout à l'heure que votre fils voulait partir à la recherche de Dentsen. Et où compte-t-il donc le trouver ? »

Le savant américain allait répondre, mais Indy prit la parole :

« Je pense qu'il se trouve dans les caverns de Dawa-Dzon », lança le garçon en se plantant au milieu de la pièce.

Au même moment, le lieutenant Nyak-Tso entra dans la pièce.

« Quelle bêtise ! répondit aussitôt le militaire en se campant face à Indiana. Il y a bien long-temps que je n'ai pas entendu une telle idiotie !

— Ce n'est pas une idiotie, mais un soup-çon. »

Le grand lama se leva à son tour et se posta au côté d'Indiana :

« Connais-tu la réputation de ce lieu dange-reux, mon garçon ? Sais-tu que règnent là-bas des esprits si mauvais qu'aucun de ceux qui ont osé s'y rendre n'est revenu ?

— Je le sais. Mais je suis persuadé que ces

esprits n'existent pas, ce sont tout simplement des bandits qui font régner la terreur.

— Quoi ? Mais que vas-tu donc inventer là ? s'égosilla Nyak-Tso. Tu n'es qu'un jeune sot et un incroyant !

— Et vous un lâche! Si vous étiez courageux, vous iriez tout de suite vérifier si ce que je dis est vrai ou faux ! Il suffit d'y aller avec tous vos hommes. Mais vous ne le ferez jamais. Et voulez-vous que je vous dise pourquoi, lieutenant ? Tout bonnement parce que c'est vous le chef des bandits qui a fait enlever Dentsen ! »

À ces mots, le militaire changea de couleur. Il tira sa cravache de sa ceinture et la leva au-dessus du crâne d'Indy :

« Tu dépasses les bornes, jeune insolent. Je ne sais pas ce qui me retient de te flanquer une bonne raclée.

— Halte-là ! s'interposa le professeur. Vous n'allez quand même pas vous attaquer à un enfant ! »

Henry Jones avait saisi le poignet du lieutenant et le maintenait en l'air. Il dépassait le militaire d'une bonne tête, mais n'ayant aucune habitude de se battre, il ne prit pas le dessus. Ce drôle de couple traversa la pièce en exécutant une sorte de tango argentin. Ils grognaient des insultes incompréhensibles. Tout

affolé, le grand lama essaya de s'interposer :

« Messieurs ! Messieurs ! Calmez-vous. Je vous en prie, pas de violence ! »

Écumant de rage, les deux combatants continuèrent à s'affronter.

Impuissants, le grand lama, Alexandra et le yogi observaient la scène avec consternation.

Sentant que la situation risquait de mal tourner pour son père, Indiana eut alors une idée.

Il se rua vers le yogi toujours assis sur sa natte. Il lui arracha sa flûte, s'empara d'un tambourin et s'enroula dans une des tentures. Ainsi déguisé, il se lança lui aussi dans une danse qui ressemblait à moitié à une danse du ventre égyptienne, à moitié à une danse du scalp indienne.

L'effet fut immédiat. Alexandra, la première, éclata de rire. Le grand lama l'imita bientôt. Même le yogi si sérieux ne put retenir un gloussement.

Face à cette hilarité générale, Henry Jones et Nyak-Tso prirent subitement conscience du grotesque de la situation. Ils s'immobilisèrent et restèrent face à face en se toisant.

Le grand lama en profita pour déclarer avec humour :

« Messieurs, la fête est finie. Chacun abandonne



son cavalier, je crois qu'il est temps d'aller se coucher.

— Vous me paierez cet affront, marmonna Nyak-Tso en s'éloignant à reculons.

— C'est cela, nous en reparlerons ! rétorqua Indiana. Et je ne vous souhaite pas de passer une bonne nuit ! »

Le lieutenant claqua la porte en sortant.

Il ne restait plus à chacun qu'à rejoindre sa chambre à coucher.

9

Un déguisement qui fait peur

Après avoir souhaité bonne nuit à Alexandra et au grand lama, Indiana et son père suivirent un domestique qui les guida jusqu'à leur chambre. Ils montèrent des escaliers, longèrent des couloirs, tournèrent à droite, à gauche, descendirent. Un véritable dédale.

Tout au long du chemin, le professeur couvrit Indiana de remontrances :

« Vraiment, Junior, tu me fais honte ! Avec tes grimaces, on aurait dit un vrai clown !

— Ça tombe bien, en rentrant chez nous, je comptais justement trouver un emploi dans un cirque.

— Bêtises ! s'emporta le professeur. À cause

de toi, je me suis comporté de façon ridicule. C'est la dernière fois, tu m'entends! À partir de ce soir, tu vas me faire le plaisir d'abandonner tes projets farfelus. Il n'est pas question que tu joues une fois de plus les héros! Tu m'as bien compris! Dès demain je vais commencer mon travail et tu vas m'aider de façon que nous quittions au plus vite ce lieu peu hospitalier. »

Voilà une décision qui ne faisait absolument pas l'affaire d'Indiana. Il n'avait décidément aucune intention de rester dans une pièce sombre à étudier de vieux manuscrits poussiéreux. Mais il se garda bien de répondre cela à son père. Au contraire, il s'enferma dans un profond silence. C'était l'unique façon pour que le professeur finisse par se calmer. S'il avait répondu,
Henry Jones se serait encore plus énervé.

Enfin, ils arrivèrent dans leur chambre.

En réalité, ce n'était pas une chambre mais un dortoir. Un concert de ronflements les accueillit.

« Mon dieu ! Qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ! Et en plus ça empeste la fouine, s'écria le professeur Jones en se bouchant le nez.

— Tu as raison, approuva Indy. Nos moines ne doivent pas souvent se laver. Normal, ils n'ont ni salle de bains ni eau courante.

— Nom d'une pipe! Mais alors cela veut dire que je ne pourrai pas me doucher ! Un bon décrassage m'aurait pourtant fait du bien, je me sens aussi sale qu'un tamanoir !

— Ah bon ? Parce que les tamanoirs sont sales ? Je ne savais pas.

— Eh bien moi, je sais. Et je me comprends ! »

Décidément le professeur n'était pas en mesure de saisir l'humour de son fils. Indiana se tut de nouveau.

À la lueur d'une bougie, le domestique leur fit traverser le dortoir. À l'autre bout, il s'arrêta devant les deux seules couches qui restaient libres. C'étaient des lits superposés. Dans ceux d'à côté, deux moines dormaient.

« Flûte ! songea tout à coup Indy. Comment Tomo va-t-il repérer mon lit dans ce dortoir ? Il faut que je trouve un moyen de me faire remarquer. Ah oui! Je vais mettre mon chapeau en évidence. »

« À quoi penses-tu, ça fait deux fois que je te questionne et tu ne m'as pas répondu.

— Euh... ! bégaya le jeune Américain pris en défaut. Je ne pense pas, je m'endors.

— Très bien ! Au moins, pendant que tu dormiras, tu ne feras pas de sottises. Alors, que préfères-tu, en haut ou en bas ?

— En bas », fit Indiana. Il estimait, à juste raison, qu'il serait plus facile pour lui de s'éclipser sans bruit lorsque Tomo viendrait le réveiller.

« Ah tiens, s'étonna le professeur. D'habitude, tu veux toujours être en haut.

— Eh bien, pas aujourd'hui. Je sens que je vais avoir le vertige.

— Le vertige? Alors ça! Première nouvelle ! Et depuis quand as-tu le vertige ?

— Depuis tout de suite », rétorqua le garcon en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.»

Déjà le professeur avait quitté ses chaussures. Il retira son pantalon, ôta sa veste et plia le tout très soigneusement. Il était déjà en caleçon et en maillot de corps alors qu'Indiana n'avait pas encore commencé à se dévêtir.

« Tu ne te déshabilles pas, Junior ?

— Oh, non, j'ai la flemme », répondit Indy en se glissant tout habillé sous les couvertures.

Le professeur tordit le nez.

« Pouah! Mais c'est contraire à toutes les règles d'hygiène. Tu pourrais au moins enlever tes bottes !

— Chut ! » fit une voix.

Le professeur se rendit compte qu'il venait de réveiller quelqu'un. Il n'insista pas. Il finit de se préparer à dormir en se bouchant les Oreilles

avec des boules de cire qu'il achetait spécialement dans un drugstore de la 5e Avenue à New York.

Indiana semblait déjà endormi. Mais en réalité, le garçon guettait. Du coin de l'œil, il observa son père. Celui-ci leva la jambe de façon à grimper sur son lit. Mais il n'était pas assez souple pour y parvenir. Il recommence et, cette fois, il réussit à se hisser à grand-peine.

« Pauvre papa, il n'est décidément pas plus doué pour grimper sur un lit élevé que sur le dos d'un mulet », se dit le garçon, amusé.

Indiana sentit encore les mouvements de son père qui se glissait sous les couvertures. Le lit craquait, les lattes grinçaient. Enfin, Henry Jones éteignit sa bougie.

Il y avait à peine cinq minutes que l'obscurité était faite qu'un ronflement sonore se fit entendre.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Indiana comprit très vite : c'était son père, le professeur Jones, qui ronflait comme une vieille chaudière !

« Parfait, pensa Indy. Il est si fatigué qu'il dort d'un profond sommeil. Il n'entendra pas Tomo quand il viendra me chercher. »

Il ne restait plus au jeune Américain qu'à attendre patiemment la venue de son nouveau

compagnon d'aventure. Allongé dans son lit, bien confortablement et au chaud, il avait tout de même du mal à lutter contre le sommeil. Ces derniers jours avaient été éprouvants, et même lui qui était entraîné éprouvait une lourde fatigue de tous ses muscles.

Il sentit une première fois qu'il s'endormait. Mais il se mordit le bout de la langue pour demeurer éveillé. C'était une technique qu'il avait découverte dans un manuel scout. Et elle marchait parfois. À condition de mordre assez fort !

Sans doute n'avait-il pas mordu assez fort, car finalement, il s'endormit. Et d'un sommeil de plomb.

Tout à coup, il sursauta. On le secouait. Il ouvrit les yeux. Un visage déformé et grimaçant se penchait au-dessus de lui. Nyak-Tso ! C'était Nyak-Tso. Le lieutenant allait l'étrangler. Indy ne put retenir un cri. Il se redressa d'un bond.

« Eh là, doucement! chuchota une voix connue. Tu vas réveiller toute la chambrée.

— Ah ! C'est donc toi, soupira le garçon, soulagé en reconnaissant Tomo. Je t'avais pris pour Nyak-Tso. J'ai cru qu'il voulait me tuer. Un vrai cauchemar !

— Chut ! fit Tomo. Tiens, voilà le fouet que je t'avais promis. »

Indy saisit l'instrument et le déroula. Il était fait de plusieurs lanières tressées et mesurait au moins trois mètres. La poignée était juste à sa main.

« Très bien, chuchota-t-il, satisfait. C'est exactement ce qu'il me fallait. »

Un sourire de contentement éclaira le visage de Tomo.

« Je l'ai emprunté, il faudra le rendre...

— Bien sûr », murmura Indiana qui, selon son habitude, enroulait la lanière autour de sa ceinture. Ainsi, il pourrait s'en servir facilement dès que nécessaire.

« Et maintenant, ne traînons pas ici ! Il est préférable de sortir de cette pièce pour discuter. »

Avant de partir, Indy glissa son polochon sous les couvertures et posa son chapeau à la place de la tête. Ainsi, grâce à l'obscurité, on croirait qu'il était toujours dans son lit.

Après cette précaution, les deux garçons traversèrent la chambre sur la pointe des pieds. Aucun des moines ne se réveilla. Mis à part une ou deux veilleuses, toutes les lumières étaient éteintes. Le monastère dormait profondément. Après avoir suivi les enfilades de couloirs et d'escaliers, ils arrivèrent enfin à l'extérieur. Un

froid vif piquait les joues et le nez. La lune qui venait juste de passer au-dessus des sommets éclairait comme en plein jour.

« La voie est libre, fit Tomo après avoir inspecté les alentours. C'est mieux comme ça. Je serais très ennuyé d'avoir à expliquer ce que je fais là. Normalement, les règles de vie sont très strictes et nous devons nous efforcer de les suivre avec application.

— Tu ne respectes peut-être pas les règles, mais n'oublie pas que c'est pour une bonne cause. Nous partons à la recherche de ton meilleur ami, Dentsen.

— Tu as raison et, pourtant, je tremble rien qu'en pensant aux mauvais esprits des cavernes. Que ferons-nous s'ils nous attaquent ?

— D'une part, je suis sûr que ces esprits n'existent pas. Ce ne sont que des inventions. D'autre part, j'ai un plan : nous allons nous déguiser pour faire peur aux bandits.

— Nous déguiser ! Et en quoi ?

— Chez moi, nous nous déguisons pour Halloween, la fête des morts. Le déguisement est simple, mais il fait très peur. Conduis-moi dans l'une des réserves du monastère, je trouverai certainement ce qu'il me faut. »

Tomo était bien ennuyé. Ce garçon lui

demandait de faire des choses interdites. Il n'aimait pas ça. Que dirait-on de lui s'il était surpris dans la réserve à provisions ? Il serait sûrement renvoyé du monastère. Indiana comprit son hésitation :

« Fais-moi confiance, Tomo. En cas de problème, tu diras que c'est moi le responsable et que je t'ai menacé.

— Ah non alors ! s'exclama Tomo avec fierté. En plus d'un voleur, je ne veux pas passer pour un menteur ! »

Ils étaient maintenant arrivés devant une porte de bois. Tomo jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Personne. Il poussa la porte et fit signe à Indiana de le suivre.

Mille odeurs leur sautèrent au nez : des épices, des fruits secs, de la viande salée... Tout cela était à portée de tout le monde, comme si les voleurs n'existaient pas.

Tomo saisit une torche qui tenait par un crochet à l'entrée. Indiana l'alluma avec une allumette tirée du paquet qu'il avait toujours dans sa poche. La lumière éclaira la pièce.

Il y avait là de quoi nourrir tout un régiment pendant des mois. Mais aussi des instruments, des ustensiles et des outils.

« Fabuleux ! Je vais sûrement trouver ce qu'il me faut, fit joyeusement Indy en se dirigeant

vers des paniers contenant des légumes et des fruits frais. Voyons voir ce qu'il y a là-dedans. »

Il souleva le couvercle d'un grand panier en osier.

« Exactement ce que je cherche ! s'écria-t-il en montrant à Tomo une sorte de melon, aussi gros qu'une citrouille. Avec ça, je vais fabriquer le masque d'Halloween le plus hideux qu'on ait jamais vu !

— Comment ça ?

— Très facile. Je vais te montrer. »

Indiana tira son couteau de sa poche. C'était un couteau suisse à douze lames. Tomo n'en n'avait jamais vu d'aussi perfectionné. Il poussa un « Oh ! » admiratif.

« Regarde, continua Indy. Je découpe d'abord un rond dans la base du fruit. Ensuite, il faut le vider de sa chair et de ses pépins.»

Pour cela, Indiana utilisa la lame en forme de cuiller. Au lieu de la jeter, les deux garcons en profitèrent pour manger cette chair sucrée.

« Hum ! C'est bon, pas vrai ?

— Tu as raison, Indy. Je n'avais encore jamais rien mangé d'aussi doux et frais. Seulement voilà, je crois bien que je serai puni. Ce fruit était sûrement destiné à notre grand lama et à son invitée Alexandra. Ça va faire un drame quand on s'apercevra qu'il a été mangé.

— Ne te fais pas de bile ! Demain, nous aurons délivré Dentsen. Personne ne songera à nous reprocher d'avoir mangé un melon !

— Je veux bien te croire », approuva Tomo, désabusé.

Ils avaient maintenant fini de manger toute la chair. Il ne restait plus que l'écorce. Délicatement, Indiana tailla deux yeux, un nez et une bouche avec seulement une ou deux dents.

« Et voilà, le tour est joué ! s'exclama-t-il en enfilant la tête dans le melon vide. Qu'est-ce que tu en penses, est-ce que je n'ai pas un air sinistre ?

— Ça fait assez peur. Mais je ne crois pas que ça suffira à chasser les mauvais esprits.

— Attends ! Il faut encore ajouter quelques trucs pour faire totalement illusion. Voyons voir. Que pourrait-on bien trouver ? »

La torche à la main, Indy circula parmi les étagères, les caisses, les sacs et les tonneaux. Tomo le suivait de près.

« Prends ces draps blancs. Ils nous serviront, à condition de découper un trou pour passer la tête au milieu.

— Mon dieu, gémit Tomo. Ce sont les draps qu'utilise le grand lama, et lui seul.

— Tant pis, il dormira sans draps. Nous les lui rendrons après.

— Mais s'ils sont troués ?

— Il n'y aura qu'à en faire des torchons ! » plaisanta Indy. Mais Tomo ne sembla pas apprécier.

« Des bougies, formidable !

— Tu ne crois pas que ça suffit ? demanda Tomo en se tordant les mains.

— Attends, je fouille encore un peu. »

Tomo commençait à regretter de s'être lance dans cette aventure. Quand on découvrirait que la réserve avait été visitée, ce serait un véritable scandale. Il n'osait y penser. Un cri d'Indiana chassa ses idées moroses.

« Waouh! Exactement ce qu'il me faut, triompha le garçon qui venait de dénicher un crâne avec des cornes. Je vais fixer ça sur le haut de mon masque d'Halloween, ce sera parfait ! »

Enveloppé dans un drap, la tête sous son masque surmonté d'un crâne, Indiana était méconnaissable.

« Éteins la torche ! ordonna Indy. Je dois encore procéder à un essai. »

Tomo éteignit. Juste à ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit. Une silhouette humaine, éclairée par une faible lueur de bougie, se glissa furtivement à l'intérieur.

Les deux garçons s'accroupirent. Le cœur

de Tomo battait très fort. Il imaginait déjà le pire. Et le pire allait arriver. Mais ce n'était pas ce qu'il imaginait.

La silhouette s'avança. Elle s'arrêta à hauteur des paniers de fruits. Ce n'était en fait qu'un chapardeur qui venait manger en cachette.

« Ça tombe bien, murmura Indy à l'oreille de Tomo. Je vais voir si mon déguisement fonctionne. »

D'un coup, le garçon se redressa. Il lança le cri le plus effrayant qu'il pût et embrasa la torche avec une allumette. L'effet fut encore plus radical que prévu. Le moine, horrifié par cette monstrueuse apparition, poussa un hurlement du diable.

« Shenji ! ! ! Shenji ! ! ! Aaaaaah ! ! ! »

Il voulut fuir, mais une caisse en travers de son chemin le fit basculer tête la première. Dans sa chute, il renversa une jarre qui se cassa, laissant échapper de la graisse. Le sol se transforma instantanément en une veritable patinoire !

La torche aussi près que possible de son visage, Indy avança en lâchant des sons inarticulés.

Encore plus affolé, le moine tenta de se relever. Il vacilla, renversa des poteries qui se brisèrent, s'accrocha à une étagère qui bascula, répandant par terre tout son contenu.



Quand, enfin, la pauvre victime réussit à atteindre la sortie, la moitié de la réserve ressemblait à un champ de bataille.

« Quelle catastrophe! se lamenta Tomo. Quelle catastrophe !

— Une catastrophe ? Tu veux rire ! Je crois au contraire que c'est une réussite. Tu as vu comment il a eu peur.

— Ça, c'est bien vrai. Le pauvre moine a cru voir Shenji, le dieu de la mort !

— Preuve que mon déguisement est parfait », fit Indiana en ôtant son masque.

Il glissa tout son attirail dans un sac en toile qu'il passa en bandoulière.

« Et maintenant, en route pour les caverns de Dawa-Dzon ! Les mauvais esprits n'ont qu'à bien se tenir ! »

10
Cavernes et tavernes, il ne faut pas confondre !

Tomo marchait devant. Le jeune moine était né dans ces montagnes, il les connaissait bien. Pendant environ une heure, ils gravirent le sentier en direction du col où Indiana et son père avaient dormi la veille. La neige avait fondu durant l'après-midi et il n'en restait plus que quelques plaques.

À mi-montée, Tomo bifurqua sur la gauche. Le nouveau sentier, bien plus étroit que le précédent, n'aurait pu être emprunté par des mulets et encore moins par des yacks. Il descendait très raide, en formant des lacets resserrés.

Tomo fit halte sur un promontoire. De là, ils

pouvaient observer le large panorama que la lune éclairait. Une très haute montagne se découpait sur l'horizon. La masse blanche d'un glacier descendait de ce sommet. Dans son prolongement s'ouvrait une profonde entaille.

« Les cavernes de Dawa-Dzon sont en face, de l'autre côté de cette gorge.

— Elles paraissent toute proches, constata Indy. Nous y serons dans à peine une demi-heure.

— Détrompe-toi! Ce n'est qu'une impression. Il nous faudra au moins le double avant d'arriver.

— Dans ce cas, pressons-nous ! »

Ils repartirent d'un bon pas.

Indiana avait pris la direction des opérations. La descente était beaucoup plus longue qu'on pouvait l'imaginer. Elle commençait par un lacet jonché de cailloux, instable et dangereux pour les chevilles. Fort heureusement, des cairns balisaient le chemin à suivre.

Après une dizaine de minutes, Indiana atteignit une zone recouverte d'une végétation peu élevée. Le sentier devenait plus évident à suivre. Le garçon s'arrêta pour attendre son compagnon qui avait pris du retard.

« Dépêche-toi un peu, Tomo ! Ce n'est pas le moment de musarder !

— Désolé, mais c'est à cause de mes chaussures, se rebiffa le jeune moine, montrant ses croquenots éculés. Elles sont en si mauvais état que je dois faire attention à ne pas me blesser les chevilles.

— Pardon, murmura Indy. Il est vrai que des bonnes chaussures sont indispensables dans un terrain aussi difficile.»

Alors qu'ils allaient repartir, des pierres roulèrent plus haut, au-dessus d'eux. Indiana se retourna vivement et scruta la pente. Dans la nuit claire, il lui sembla apercevoir une ombre qui s'esquivait rapidement.

« Nom de nom ! Nous sommes suivis !

— Tu crois ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais restons sur nos gardes, on ne sait jamais. »

Pendant les dix minutes qui suivirent, Indiana ne cessa de se retourner. Son sixième sens, développé par toutes les aventures qu'il avait vécues, demeurait aux aguets. Il l'avertissait d'un danger. Mais lequel ?

Une fois, il crut deviner une silhouette au milieu des nombreux blocs rocheux dont la pente était parsemée. Il tendit le bras et hurla pour avertir Tomo.

« Regarde vite ! Là-haut ! »

Le jeune Tibétain se retourna.

«Tu n'as rien vu ? lui demanda Indy.

— Non, rien.

— Ah bon ! Ce doit être la fatigue. J'ai des hallucinations, conclut Indiana.

— Ou bien c'est le grand singe des neiges, se moqua Tomo.

— Le grand singe des neiges ?

— On dit que c'est un démon de l'enfer. Il vit quelque part sur les sommets enneigés. Jamais aucun humain n'a pu le capturer. »

Indiana éclata de rire.

« Quel grand farceur, tu es ! Tu veux parler de l'abominable homme des neiges ? Nous, on l'appelle le yéti. Mais ce n'est qu'une légende.

— Tu as tort de rire, Indy, répliqua Tomo en ajustant son sac en bandoulière qui commençait à lui scier l'épaule. Il y a toujours une part de vérité dans les légendes.

— Je préfère en rire, ça me détend, rétorqua le jeune Américain, brusquement sérieux. Mais si toi, tu préfères y croire, libre à toi. »

Il y avait encore dix minutes de descente au milieu des rhododendrons et des fougères. Indiana arriva le premier. Face à lui s'ouvrait un gouffre noir. Le grondement du torrent, qui restait invisible, montait maintenant jusqu'à lui.

« Vraiment pas rassurant », pensa le garçon,

en s'approchant du bord d'une falaise infranchissable. Elle tombait à pic sur cent mètres. Tout au fond, se devinait le large torrent impétueux. L'impression de vide était augmentée par l'obscurité. Le pont de cordes qui rejoignait l'autre rive était constitué de trois câbles. Pour traverser, il fallait poser les pieds sur le plus bas, tout en se tenant aux deux autres.

« Fichtre ! pesta Indy. Je ne me sens pas vraiment prêt à jouer les funambules !

— Que dis-tu ? demanda Tomo qui venait de le rejoindre. Parle plus fort, avec le bruit du torrent, je ne t'entends pas ! »

Indiana préféra ne pas répéter ce qu'il venait de dire. Par fierté, il s'interdisait de montrer sa peur. Il bégaya :

« Je me demandais... euh... ce pont... euh... eh bien, a-t-il été construit par des hommes ou bien par le Diable en personne ?

— Par des hommes, bien sûr !

— Ah bon! Eh bien alors, on peut avoir confiance ! »

Sans plus attendre, ils s'y engagèrent l'un après l'autre. Dès les premiers mètres, le vide devenait vraiment impressionnant. Mis à part ces câbles, rien ne les séparait des eaux grondantes du torrent. Dans la pénombre, ils avançaient à petits pas prudents.

« Ce n'est pas l'endroit rêvé pour danser la Polka! » songea Indy en retenant son souffle. Ni l'un ni l'autre ne parlait. De toute façon, le bruit de l'eau aurait couvert leurs voix.

À mi-chemin, les câbles se mirent se balancer sous leur poids. Indiana sentit son estomac se serrer. Malgré le froid, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

« Mon Dieu, je donnerai cher pour être à la terrasse de mon pâtissier favori en train de manger une bonne glace garnie de fruits avec des pépites de chocolat et une montagne de crème chantilly. »

À cette pensée, il se détendit. Pendant le reste du trajet, il ne cessa d'imaginer son dessert préféré. C'était le meilleur remède pour ne pas paniquer.

Enfin, ils atteignirent l'autre rive.

« Dire qu'il faudra revenir par là ! soupira Indy.

— Je préfère ne pas y penser! ajouta le jeune moine en s'essuyant le front, qu'il avait lui aussi couvert de sueur.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas un autre passage ? demanda à tout hasard Indiana.

— Non, aucun. Ou alors, il faudrait effectuer un très long détour en passant par le glacier.

— Dommage, fit Indiana. Mais n'y pensons Plus, il nous reste encore à retrouver Dentsen. »

Trente minutes plus tard, ils parvenaient aux abords des cavernes. Plus ils approchaient, moins Tomo semblait tranquille. Tout à coup, il s'arrêta :

« Écoute ! fit-il en retenant Indiana par la manche. Tu entends ces cris ? »

Indiana tendit l'oreille.

« Malheur ! s'écria le jeune Tibétain en grimaçant. Ce sont les mauvais esprits ! Ils sentent que nous arrivons sur leur territoire. Ils vont nous attaquer, je le sens !

— Calme-toi! Je t'affirme que ce ne sont pas les esprits. Ce sont des voix bien humaines.

— Tu crois ?

— Pas de doute !

— Je voudrais bien en être certain.

— Pour ça, tu n'as pas d'autre moyen que de vérifier. Donc, tu dois m'accompagner jusqu'aux cavernes. Alors, viens-tu ou bien faut-il que j'y aille tout seul ? »

Tomo réfléchit pendant quelques secondes, puis il prit sa décision :

« Je ne suis pas un lâche, je te suis. Tu auras besoin de moi pour délivrer Dentsen. Et si les

mauvais esprits se montrent, ils trouveront à qui parler !

— Très bien ! s'écria Indy en tapotant le dos de Tomo. Ton ami Dentsen sera très fier de toi ! »

En se faufilant entre les blocs et les buissons, ils arrivèrent à moins de trente mètres des cavernes. Il y avait là une dizaine d'excavations creusées dans une falaise. Cachés derrière un bloc, ils observèrent attentivement les lieux.

« On dirait des mines abandonnées, songea Indiana. En tout cas, cette falaise est un very-table gruyère. »

Maintenant, les voix que Tomo avait prises pour les cris des esprits se précisaient. Elles provenaient de l'une des cavernes. Celle-ci, comme sa voisine, était fermée par un mur dans lequel une porte avait été aménagée. C'était la seule à être éclairée.

« Alors, souffla Indiana. Qu'en penses-tu ?

— Tu avais raison, ce sont bien des homes en chair et en os.

— Des soudards, tu veux dire! À les entendre brailler comme ils braillent, ils ne doivent pas avoir bu que de l'eau ! »

En effet, les bandits s'en donnaient à cœur joie. Les cris succédaient aux chants. Ils étaient tellement sûrs d'eux qu'ils n'avaient

même pas pris la précaution de poster là une sentinelle.

« Ils fêtent leur succès par avance, soufflé Indy à l'oreille de Tomo. Ils devraient pourtant savoir qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

— Combien peuvent-ils être ?

— À mon avis, ils ne doivent pas être très nombreux. Peut-être trois ou quatre.

— Attention, souffla Tomo, la porte s'ouvre ! »

Les deux garçons se turent et s'aplatirent contre le bloc qui leur servait de protection. Un homme apparut, une torche à la main et, dans l'autre, une bouteille. Un autre le suivait en vociférant.

« Ils parlent une langue que je ne connais pas, chuchota Tomo.

— Ils portent des tenues étranges, à moitié militaires, à moitié civiles, et plutôt en guenilles. Ce doit être des déserteurs de l'armée chinoise.

— En tout cas, leurs habits ne sortent pas de chez le blanchisseur. Quant au coiffeur, n'en parlons pas !

— Tu as raison, je n'ai jamais vu de tignasses et de barbes aussi fournies.

— De vrais sacs à poux !

— Tais-toi! Ça me gratte déjà, rien que d'y penser. »

Les deux hommes avancèrent de quelques pas en titubant. Visiblement, ils avaient déjà bu plus que de raison. Celui qui tenait la bouteille porta le goulot à ses lèvres et l'autre lui sauta dessus pour essayer de la lui arracher. Une première fois, il fut repoussé. Il tomba sur les fesses, se releva avec difficulté et revint à la charge.

L'autre buvait encore. Cette fois-ci, la bouteille lui échappa. Une bagarre s'ensuivit et les deux compères roulèrent par terre en hurlant.

Un troisième larron apparut alors dans l'encadrement de la porte. C'était un géant. Il semblait aussi ivre que les autres et se tordait de rire en se maintenant tant bien que mal en équilibre.

« Quel spectacle déshonorant !

— C'est vrai ! Mais ça fait notre affaire, rectifia Indy. Avec tout l'alcool qu'ils ont dans le sang, ces ivrognes ne vont pas comprendre ce qui leur arrive. Et je doute fort qu'ils soient en état de se défendre. »

Le moment était venu d'agir. Indiana ouvrit son sac, récupéra son précieux déguisement qu'il enfila rapidement. Sans plus attendre, il s'élança vers les bandits en s'égosillant.

Tomo, simplement recouvert par une couverture qui lui donnait l'allure d'un fantôme, le suivait de très près. En tibétain, il criait :

« Oh ! Oh ! Nous sommes les démons, les envoyés de Shenji, le dieu de la mort, fuyez ou nous allons vous amener avec nous en enfer ! »

Surpris, les deux misérables crapules cessérent instantanément leur lutte. Ils se redressèrent tant bien que mal en s'aidant l'un l'autre. Indiana courut droit vers eux.

Face à cette créature qui fonçait tête baissée et cornes en avant, les deux brigands ne trouvèrent pas d'autre solution que le repli. Ils se ruèrent à l'intérieur de la caverne où le troisième compère avait déjà disparu. Celui-ci avait-il moins bu que les autres ? En tout cas, il avait gardé l'esprit encore à peu près clair. Il réapparut sur le seuil, tenant une sorte de long sabre à bout de bras.

« Aïe ! Ae ! Aïe ! maugréa Indiana en saisissant le manche du fouet qui était enroulé autour de sa taille. Les affaires se corsent. »

Tel un ours sur le seuil de sa tanière, le bandit semblait bien décidé à faire face. Indy leva son fouet. Au même instant, Tomo poussa un cri. Le jeune moine venait de marcher sur un pan du drap qui lui servait de déguisement et il avait chuté. Le tissu se déchira, découvrant la tête du garçon.

« Flûte ! songea Indy. Nous voilà démasqués ! »

L'homme comprenant à qui il avait affaire s'enhardit. Mais Indiana ne lui laissa pas le temps de se reprendre tout à fait. Levant son fouet, il le fit claquer plusieurs fois d'affilée. La lanière crépitait comme une rafale de mitrailleuse. Chaque coup le touchait à des endroits sensibles et lui arrachait des cris de douleur. Il rentra dans la caverne en se protégeant comme il le pouvait.

Pendant ce temps, Tomo avait pu se relever. Il se précipita vers la porte de la caverne, la referma et tira le verrou qui se trouvait à l'extérieur.

« Bien joué! s'écria Indy en rejoignant Tomo. Ces trois bandits sont prisonniers de leur trou à rat !

— Oui, répondit le jeune moine. Seulement j'ai peur que la serrure ne leur résiste pas. »

En effet, les trois crapules avaient retrouvé leur esprit. Déjà, ils essayaient de défoncer la porte qui tremblait sous leurs assauts répétés. Indiana prit tout de suite la décision qui s'imposait :

« On va bloquer cette maudite porte avec des pierres. Elle ne résistera peut-être pas à leurs coups, mais ça nous laissera du temps pour nous échapper. »

Aussitôt dit aussitôt fait. Roulant les blocs les

plus lourds qu'ils pouvaient trouver, les deux garçons eurent bientôt fini leur chantier. Derrière la porte qui tremblait sous les coups, les bandits hurlaient leur rage.

Après s'être débarrassés de leur déguisement, Indiana et Tomo s'assirent pour se reposer un peu. Après tous ces efforts et toutes ces émotions, ils en avaient grand besoin.

Tout à coup, Indiana se tapa le front et s'écria :

« Dentsen ! Malheur, c'est trop bête !

— Que veux-tu dire ?

— Mais enfin, réfléchis un peu ! Nous avons enfermé les bandits, mais ils retiennent certainement l'enfant lama avec eux !

— Tu as raison. Tout est à recommencer !

— Et maintenant, nous ne bénéficierons pas de l'effet de surprise. C'est une calamité ! Je m'en veux d'avoir été si bête ! »

Indiana était dans une humeur noire. Il tournait en rond en donnant des coups de pied dans les cailloux et faisait claquer son fouet de tous côtés, de façon à passer ses nerfs.

Il se laissa tomber sur une pierre.

« Il faut réfléchir, il doit bien y avoir une solution !

— Écoute ! fit tout à coup Tomo en tendant l'oreille.

— Qu'est-ce que c'est, répondit brusquement Indy. Tu entends encore des esprits !

— Mais non ! C'est une voix lointaine. »

Le jeune moine se leva et se mit en marche. Indiana le suivait de près. Ils avancèrent ainsi jusqu'à la porte de la seconde caverne.

« Tu as raison, s'exclama Indiana. Il y a quelqu'un là-dedans. »

Une fois la porte ouverte, Tomo appela dans sa langue. Au plus profond de l'obscurité, une voix lui répondit également en tibétain.

Mais Indiana reconnut Dentsen.

11

Le suspense du pont suspend

Ficelé solidement au fond de la caverne, l'enfant lama les accueillit par un large sourire. Malgré les heures désagréables qu'il venait de passer dans cette cavité sombre et froide, il semblait très calme.

« Tout va bien ? s'inquiéta Indiana en coupant les liens qui retenaient Dentsen.

— Parfaitement ! Tout va toujours bien pour ceux qui gardent confiance en leur karma. J'étais sûr qu'on viendrait me délivrer, je n'ai pas paniqué. »

Le jeune Tibétain se releva. Tout en frottant ses poignets endoloris, il pencha légèrement son buste en avant et fit une sorte de révérence.

« Merci à toi, l'Américain venu de l'autre côté du monde. Mille fois merci. Car je suis pour toi un étranger et pourtant tu n'as pas hésité à risquer ta vie pour me retrouver. »

Indiana se sentit très fier de ces paroles.

« Je suis très honoré, répondit-il en bombant légèrement le torse. Mais je n'ai rien fait d'extraordinaire. Seulement, je n'aime pas l'injustice. »

Dentsen se tourna ensuite vers Tomo. Les deux jeunes moines tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se donnèrent l'accolade.

« Tomo, tu es vraiment mon meilleur ami. Je savais bien que je pouvais compter sur toi. »

Mais l'heure et le lieu ne se prêtaient pas aux longues embrassades.

« Ne traînons pas ! » fit Indiana en se dirigeant vers la sortie de la caverne. Les deux jeunes Tibétains lui emboîtèrent le pas.

Dehors, ils furent accueillis par les cris et les coups des bandits qui essayaient de défoncer la porte de leur prison. Déjà, une planche avait cédé.

« Plus vite nous partirons d'ici, mieux ça vaudra. Je ne serai pas tranquille tant que nous ne nous serons pas éloignés de ces crapules ! » fit Indiana.

Dentsen approuva par un hochement de tête, puis répliqua :

« Mais au fait, comment vous êtes-vous débarrassés de l'odieux Nyak-Tso ? Ça n'a pas dû être facile ! Ce militaire est un traître. Il est le chef de cette bande de brigands. Voilà pourquoi il vous a fait accuser. Il pensait qu'on ne découvrirait jamais sa mauvaise action.

— Mon dieu! s'écria Indiana. Je l'avais oublié, celui-là. À mon humble avis, il doit rôder dans les parages. Ça ne m'étonnerait pas qu'il nous prépare un mauvais tour.

— Alors, en route ! »

Déjà l'horizon commençait à s'éclaircir. Dans une petite heure, le jour se lèverait.

Les trois amis arpentaient le sentier du retour vers le monastère. Il leur fallait d'abord descendre dans la gorge, franchir le pont suspendu, puis remonter de l'autre côté.

Une bonne heure de marche.

Pour protéger Dentsen, Indy avait decide que Tomo marcherait devant, tandis que lui resterait en dernière position. Son fouet bien en main, il serait ainsi prêt à agir si on les attaquait.

Le trajet jusqu'au pont suspendu se déroula sans incident. Pourtant l'atmosphère était pesante. La nature s'éveillait dans l'aube rosissante. Des animaux invisibles couraient de tous côtés. Les ombres s'allongeaient.

À mesure qu'ils approchaient du torrent, Indiana, de plus en plus crispé, sentait une menace sourde et inexplicable.

« Aucune trace de ce maudit Nyak-Tso, je n'aime pas ça, maugréait-il tout en scrutant les alentours. Je serai tout de même très surprise que ce lieutenant ne nous tende pas un piège quelque part ! »

Enfin, ils atteignirent le pont. Ils firent halte avant de traverser.

« Tomo, tu vas passer en premier. Arrivé là-bas, tu t'assureras qu'il n'y a rien d'anormal. À ce moment-là, tu nous feras signe en levant les bras. Dentsen pourra alors traverser.

— Et toi, que feras-tu pendant ce temps-là ? demanda l'enfant lama.

— Je vais rester ici pour surveiller. Si Nyak-Tso ou ces acolytes avaient le malheur de montrer le bout de leur nez, je leur ferai goûter de ma lanière ! Elle est drôlement salée ! »

Le garçon avait trouvé le moyen de plaisanter. Pourtant le cœur n'y était pas. Son intuition lui disait que quelque chose allait se produire. Quelque chose de grave. Et son intuition ne le trompait jamais.

Tomo traversa sans encombre. Arrivé au bout dupont, il scruta les alentours, puis, comme convenu, il leva les bras au ciel.

« C'est bon, la voie est libre. À toi de traverser », dit Indy à Dentsen.

Sans l'ombre d'une hésitation, Dentsen s'engagea sur le pont de cordes. Pas le moins du monde impressionné, il semblait absolument sûr de lui. En tout cas, il marchait sur ce fil avec l'aisance d'un funambule. Bientôt, il atteignit le milieu. Il y avait cinquante mètres de vide au-dessous de lui. C'est alors qu'Indiana remarqua que Tomo gardait les bras levés. Pourtant il aurait pu les rabaisser après avoir transmis son signal.

« C'est bizarre », pensa Indiana. Il mit ses mains en porte-voix et cria aussi fort qu'il le put : « Dentsen, méfie-toi ! »

Mais le bruit du torrent était trop fort pour que l'enfant lama pût l'entendre. Il ne lui restait plus qu'à essayer de le rattraper. Hélas ! courir sur cet ouvrage instable relevait de l'exploit impossible. Et Indiana ne réussit pas à rattraper Dentsen. Il était encore à moitié du pont au moment où l'enfant lama prit pied sur l'autre rive.

Et, comme Indy l'avait pressenti, Nyak-Tso surgit de l'épais buisson derrière lequel il s'était dissimulé. D'une main, il tenait un pistolet ; de l'autre, un sabre. Un long sabre effilé aussi coupant qu'une lame de rasoir.



« Ah ! Ah! Ah ! Mon gaillard! Tu croyais être plus malin que moi ! Mais, cette fois-ci, ton heure est venue, tu peux faire ta prière. Il n'y aura personne pour te sauver. Je suis le maître de la situation ! »

Tout en tenant en joue Tomo et Dentsen, il abattit sa lame sur l'un des câbles. L'arme coupante entama profondément la corde.

« Criminel ! Assassin! » hurla Indy en essayant d'avancer plus vite. Mais au moindre faux pas, il risquait de glisser et de finir au fond du gouffre.

« Tu peux crier autant que tu veux, aboya le lieutenant. Personne ne t'entendra. Ah ! Ah ! Ah ! Tu vas bientôt t'envoler pour le royaume de Shenji ! Fais ta prière !

— Arrête ! Au nom du Bouddha, je te l'ordonne! » s'exclama Dentsen en s'élançant courageusement vers le bandit. Mais celui-ci tira deux coups de pistolet entre ses jambes. Quelques éclats le touchèrent. Il s'écroula et Tomo se précipita pour le soutenir et l'entraîner à l'abri d'une grosse pierre.

Indiana avait réussi pendant ce temps à parcourir une dizaine de mètres. Mais il lui en restait encore autant.

« Ne bouge plus ou je te crible de plombs!

ordonna la crapule en pointant sur lui son pistolet.

— Essaie toujours ! le défia Indy.

— Tu l'auras voulu ! »

Indiana eut juste le temps de se baisser pour éviter d'être atteint. Par malchance, alors que la balle sifflait au-dessus de lui, l'une de ses bottes dévia. Il perdit l'équilibre, bascula, et... se rattrapa d'extrême justesse !

« Ouf! » souffla-t-il en sentant de grosses gouttes de sueur se former sur son front.

Malheureusement, le bandit en avait profité. Sous sa lame aiguisée, le câble rompit. Le pont s'affaissa d'un coup, provoquant une énorme secousse. Indiana, qui venait à peine de se relever, s'agrippa aussi solidement qu'il le put au câble central. Ses deux jambes pendaient dans le vide.

Nyak-Tso s'attaquait maintenant au cable central. Moins gros que les autres, il ne lui fallut que trente secondes pour en venir à bout et le bandit poussa un cri de satisfaction.

Dentsen et Tomo, protégés derrière leur pierre, ne pouvaient pas laisser ce criminel tuer leur nouvel ami. Tomo s'empara d'une pierre qu'il jeta sur le bandit. Hélas, le projectile n'atteignit pas son but, et Nyak-Tso tira un coup de pistolet qui faillit toucher le jeune moine.

Profitant de cet instant, Indiana avait commencé à ramper. Mais le pont suspendu, privé d'un câble, n'était plus qu'une immense balancoire instable.

« Me voilà en bien mauvaise posture, se dit le jeune aventurier. Si cette crapule vient à bout du dernier câble, c'est le plongeon assuré ! »

Le garçon avait les genoux tremblants. Un instant, il songea à son père et regretta de ne pas lui avoir obéi. En ce moment, au lieu de jouer le pantin au bout de ses ficelles, il serait encore en train de dormir bien tranquillement sur ses deux oreilles. Au lieu de ça, il était au-dessus de cinquante mètres de vide. Tout en bas, grondaient les eaux écumeuses où il allait peut-être s'écraser. La situation ne pouvait pas être pire. Il ferma les yeux et se concentra.

« Il faut que je me tienne le plus solidement possible. Quand le pont va céder, je ne dois pas lâcher. Avec un peu de chance, un bosquet épais va amortir ma chute et je m'en tirerai juste avec des égratignures. Jusqu'à présent, ma bonne étoile m'a toujours protégé. Il n'y a pas de raison pour que ça change », pensa-t-il, attendant le moment fatidique.

Les secondes passèrent. Elles étaient longues, bien longues.

Rien !

Indiana rouvrit les yeux. Et là, surprise ! Nyak-Tso ne tenait plus son sabre, ni meme son pistolet. Il avait les mains au-dessus de la tête.

Derrière lui, se tenait un homme. Un homme qui, du haut d'un rocher, pointait sur lui un fusil. Cet homme envoyé par le destin, c'était Henry Jones! Nom d'un chien! Son père avec une arme à la main : une grande première !

Indiana poussa un profond soupir de soulagement.

Il était sauvé.

12

Le bandit dompté

Maintenant qu'il faisait presque jour, Indy distinguait mieux le torrent qui grondait cinquante mètres en dessous de lui.

Il avait les mains moites. Son cœur cognait à tout rompre. Une sorte de tremblement nerveux commençait à secouer tout son corps.

« Nom d'un chien! Tu ne dois pas faiblir ! Ce n'est pas le moment de perdre l'équilibre ! » se dit-il en respirant profondément.

Avec beaucoup de précautions, il rampa le long du câble en se cramponnant. Il n'était pas aussi à l'aise qu'une araignée, loin s'en faut. Le câble détendu se balançait, ce qui ne facilitait pas la progression. Mais le jeune Américain

avait déjà vécu des situations plus difficiles encore. Et il s'en était toujours bien tiré.

Plus que cinq mètres.

Silencieux, angoissés et impuissants, Tomo et Dentsen l'observaient. Ils semblaient figés. Paralysés par la crainte de voir leur ami chuter, ils n'osaient même pas l'encourager.

Le bord de la falaise approchait. Maintenant Indiana commençait à se sentir plus à l'aise. Encore trois mètres. Deux mètres. Un mètre.

Ça y était. Enfin, il atteignit la terre ferme.

« Ouf ! soupira-t-il. Je suis hors de danger. »

Libérés eux aussi, Dentsen et Tomo s'élancèrent vers lui.

« Hourra ! Bravo, Indy ! » s'exclamèrent-ils en chœur pour saluer l'exploit du garçon.

Henry Jones, lui, ne fit aucun geste. Du haut de son rocher, il veillait attentivement sur Nyak-Tso qui avait jeté ses armes à ses pieds.

« Pour quelqu'un qui souffre du vertige, tu te débrouilles plutôt bien, plaisanta son père en faisant allusion à ce qu'Indy avait dit dans le dortoir, au début de la nuit.

— Tu as raison, répondit Indiana. Maintenant, je pourrais travailler dans un cirque comme équilibriste. »

Tous éclatèrent de rire, sauf Nyak-Tso qui affichait triste mine. Croyant pouvoir profiter

de cet instant de relâchement, le criminel se pencha brusquement pour récupérer son pistolet. Mais le professeur Jones veillait :

« Halte-là ! Ne faites pas un geste ! »

Le bandit se figea. Pourtant Indiana put voir une lueur mauvaise briller dans ses yeux. Il avait un regard de vipère prête à bondir dès que l'occasion se présenterait.

« Je suis sûr que vous ne savez même pas vous servir d'une arme ! lança-t-il, défiant le savant américain.

— C'est ce qu'on va voir ! » rétorqua Henry Jones en épaulant son arme. »

Le militaire garda la tête haute et gonfla la poitrine.

« Allez-y, tirez ! »

Dérouté, le professeur Jones hésita.

« Ah ! Ah ! Ah ! Je le savais bien ! Vous n'êtes pas plus doué pour manier un fusil que pour vous déplacer à cheval. Vous n'êtes qu'un rat de bibliothèque ! »

Piqué au vif, Henry Jones s'emporta :

« Quoi ? Quoi ? Que dites-vous, espèce de... espèce de... »

Il fulminait, tremblait de colère. Tant et si bien qu'il perdit l'équilibre. Le fusil lui échappa des mains. Lorsque la crosse toucha le sol, le coup partit. Aussi rapide que l'éclair, Nyak-Tso

plongea à terre. Il était bien décidé à profiter de la maladresse du savant. Il était à deux doigts d'empoigner son pistolet, quand celui-ci fut soulevé de terre et projeté à cinq mètres. Un vrai prodige !

Alors que Nyak-Tso essayait de comprendre ce qui arrivait, il eut juste le temps d'apercevoir Indiana qui brandissait pour la seconde fois son fouet. La lanière s'éleva dans les airs, s'enroula en boucle, puis retomba avec un claquement sec et cinglant.

«Aïe! Aïe ! » hurla le bandit en se tenant la cuisse où le cuir avait frappé.

Indiana ne lui laissa pas un instant de répit. Il se déchaîna, leva et abattit son fouet sans pitié.

À quelques pas de là, les deux jeunes moines tibétains écarquillaient leurs prunelles. Les cris de Nyak-Tso les horrifiaient. Car même si la punition reçue par le bandit était méritée, elle n'en demeurait pas moins insupportable.

Pour se protéger des coups qui pleuvaient sur lui, l'homme se roula en boule. Il passa ses mains sur sa tête. Hélas pour lui, ça ne suffisait pas. Il finit par demander grâce :

« Pitié ! Pitié ! Je me rends !

— Alors, canaille ! tempêta Indy. Es-tu decide à te montrer docile ?

— Oui, oui, je vous le jure.

— Très bien, je préfère ça ! Mais je te préviens. Tu n'as pas intérêt à essayer de me rouler.

Un seul geste et je recommence à te faire goûter de ma lanière ! »

Pendant ce temps, le professeur avait récupéré son arme. Il avança vers le bandit en prêtant bien attention à l'endroit où il posait les pieds. Tomo et Dentsen l'accompagnaient. Ils entourèrent le militaire auquel Indiana commençait de ficeler les poignets.

« Alors, monsieur Nyak-Tso, vous croyiez être le plus fort. Seulement voilà, vous avez trouvé
plus fort que vous : mon fils, Indiana Jones. »

Tout en prononçant ces derniers mots, le professeur adressa un clin d'œil complice à Indy. Le garçon n'en revenait pas. Son père venait de l'appeler Indiana et non Junior. C'était tout de même incroyable, extraordinaire, fantastique. Il savoura cet instant rare comme si c'était une friandise.

Bientôt , le bandit eut les poignets solidement attachés. Pour plus de sûreté, Indiana jeta son pistolet et son sabre dans le vide. Ainsi désarmé, il serait hors d'état de nuire.

« Vous vous montrez moins arrogant, monsieur Nyak-Tso, lui dit le professeur. Moi, à votre place, j'aurais plutôt honte ! »

Nyak-Tso ne répondit pas. Tout en gardant

les yeux rivés au sol, il mordillait sa barbichette. Dentsen s'avança vers lui. Très calme, il demanda :

« J'aimerais bien savoir pourquoi vous m'avez enlevé. »

Le lieutenant releva le menton et fixa l'enfant lama droit dans les yeux.

« J'ai mes raisons !

— Apparemment, mes coups de fouet ne t'ont pas servi de leçon, s'écria Indiana, menaçant. Je vais me faire un plaisir de recommencer ! »

Le garçon déroula son fouet.

« Non, non ! supplia le bandit. D'accord ! Je vais parler.

— À la bonne heure! s'exclama le profess-seur Jones.

— Qu'auriez-vous fait des trésors du monastère si vous aviez réussi à vous en emparer ? s'enquit Dentsen. Ce sont des objets religieux, personne n'aurait accepté de les acheter.

— Erreur ! expliqua Nyak-Tso. Je devais les vendre à un riche antiquaire européen. Cet homme-là possède une immense fortune. Il était prêt à payer le prix fort.

— Mais c'est horrible ! s'exclama Tomo qui, jusqu'à présent n'avait prononcé aucun mot.

— Tu as raison, continua Indy. Il y a des gens dans nos pays qui pensent pouvoir tout obtenir grâce à leur argent. Ils ne respectent rien.

— Et puis-je savoir ce que vous comptiez faire avec cet argent? questionna Dentsen. Croyez-vous qu'il aurait fait votre bonheur ? Je suis triste pour vous, lieutenant.

— Il faut me comprendre ! s'écria soudain Nyak-Tso en s'effondrant. Je suis moi-même victime !

— Comment ça, victime ? s'étonna Indiana qui soupçonnait encore un mensonge. Quelle est cette nouvelle invention? Je ne vous fais pas confiance ! »

Nyak-Tso renifla. Pourtant ses yeux étaient secs. Aucune larme ne coulait. Indiana avait sûrement raison : le bandit jouait une fois de plus la comédie pour essayer de s'en tirer.

« Voilà, dit-il. Comme vous le savez, nous sommes encore en guerre contre les Chinois. Or, certains d'entre eux ont envahi mon village. Ils ont emmené ma femme et mes enfants. Ils les retiennent prisonniers. Je n'ai pas d'autre solution que de les racheter !

— Il ment ! s'exclama Indiana.

— Ce n'est pas sûr, fit Dentsen qui avait tendance à se montrer compréhensif.

— En tout cas, l'interrompit le professeur Jones, ça n'était pas une raison pour vous enlever.

— Et encore moins pour essayer de me précipiter au fond de la gorge ! conclut Indy. S'il

espère que c'est avec ses pleurnicheries qu'il va nous convaincre de le relâcher, il se trompe ! Allez, debout, crapule! Nous rentrons! Tu expliqueras ton histoire au grand lama. »

Nyak-Tso se renfrogna. Ses deux pupilles lançaient des éclairs noirs. La haine déformait sa bouche. En émettant un son qui ressemblait au feulement d'un tigre, il se leva doucement.

« Un peu plus vite que ça! » lui ordonna Henry Jones en le poussant de la pointe de son arme.

Bon gré mal gré, le bandit se mit en marche.

Tomo était en tête de la troupe. Dentsen le suivait dans le sentier en lacet. Les deux garçons prirent rapidement de l'avance. Derrière eux venait Nyak-Tso. Le bandit, pourtant pressé par Henry Jones et son fils, traînait les pieds.

À mi-pente, ils s'arrêtèrent.

« Je ne sais pas ce que tu espères, déclara Indiana. Ne compte pas t'enfuir. Nous t'avons à l'œil ! »

À ces mots, le visage du bandit sembla s'éclairer d'un petit air sardonique. Visiblement, il avait un plan d'évasion derrière la

* Je n'aime pas ça ! grommela le professeur. Je me demande bien quel genre d'entourloupe

il nous mijote ! Ce bandit attend peut-être un complice.

— Ne t'inquiète pas, fit Indy. Ce renard de lieutenant essaie de nous impressionner. Je suis sûr qu'il bluffe.

— Admettons, approuva le professeur en serrant plus fort la crosse de son arme. Pourtant, je n'aurais pas l'esprit tranquille tant que nous ne serons pas arrivés !

— O.K. ! Allez, en route ! »

Ils étaient maintenant à la limite où la végétation disparaissait pour laisser place à la longue pente de cailloux. Dentsen et Tomo, qui comptaient désormais au moins deux cents mètres d'avance, s'arrêtèrent pour les attendre. Dans la clarté du petit matin, leurs deux silhouettes couronnées de leurs bonnets orange se détachaient sur le fond gris des parois.

Tout à coup, ils agitèrent leurs bras en hurlant. Indiana et son père entendirent juste :

« Attention... dangereux... animal... »

Profitant de cet instant, Nyak-Tso fonça droit dans la pente. Au même moment, un rugissement déchira l'air. Une ombre plongea du haut d'un rocher. Elle s'abattit en face d'Indiana et de son père. C'était un leopard des neiges !

La bête au pelage tacheté se campa face aux

deux Américains paralysés. De sa gueule grande ouverte et hérissée de crocs pointus, s'échappait un feulement qui avait la puissance de cent chats miaulants. Il plissait ses yeux jaune d'or.

« Ne recule surtout pas, souffla Indiana à son père. S'il sent que nous avons peur, il va nous attaquer.

— D'aaa-coord ! » ânonna Henry Jones en ravalant la boule qui s'était formée dans sa gorge.

Lentement, sans geste brusque, Indiana saisit la poignée de son fouet. Il le déroula le plus lentement possible.

La bête se tapit, prête à bondir. Elle rugit et cracha. Mais cela n'émotionna pas Indiana. Sans rien perdre de son sang-froid, il abattit sa lanière avec une extrême précision. Elle cingla le nez et les moustaches du fauve. Celui-ci bondit. Avec son poil hérissé, il semblait avoir doublé de volume. Une de ses pattes balaya l'air comme si elle voulait toucher un ennemi invisible.

« Tu ne me fais pas peur ! » lança Indy en lui appliquant un second coup, tandis que le professeur, ayant retrouvé ses esprits, tirait un coup de fusil en l'air.

C'en était trop pour l'animal. Il cracha une

dernière fois, baissa l'échine et, avec une souplesse phénoménale, il se faufila derrière le rocher du haut duquel il avait surgi.

« Bon débarras !

— Tu es un vrai champion ! » le félicita son père admiratif. Avec humour, Indiana répondit :

« Clown, équilibriste, dompteur... Je vais pouvoir monter un cirque à moi tout seul. »

Pendant ce temps, Nyak-Tso avait fui. Malgré ses poignets attachés, il courait au milieu des cailloux sans perdre l'équilibre. Malheureusement pour lui, Tomo et Dentsen avaient suivi la scène de loin. Dès qu'ils le virent prendre la fuite, ils s'élancèrent pour lui barrer la route.

Au prix d'une course-poursuite à travers les rochers et les buissons, ils eurent vite fait de le rattraper.

Tous deux, contrairement au militaire très entraîné, n'avaient pas l'habitude de se battre. Ils eurent bien du mal à l'immobiliser. Ils arrivèrent quand même à plaquer l'homme à terre. Vaincu, celui-ci ne broncha plus.

Indiana le ligota solidement avec la lanière de son fouet. Ainsi, il ne pourrait plus s'enfuir. Cette fois, c'était bel et bien fini pour lui.

13
Petits cadeaux d'adieu

La petite troupe demeura bien groupée et le reste du parcours jusqu'au monastère se déroula sans incident.

Alors qu'ils arrivaient en vue des premières bâtisses, une foule colorée se pressa dans leur direction. À la tête de cette délégation se trouvaient le grand lama et son invitée, Alexandra.

Chacun se pressait pour voir et toucher Dentsen. Bousculé, celui-ci restait pourtant serein. Il répondait par de simples hochements de tête, serrait les mains tendues, distribuait des sourires à qui mieux mieux.

Enfin le calme revint et le grand lama, drape dans son habit traditionnel, prit la parole :

« Nous étions inquiets de votre disparition. Je suis très heureux de saluer votre retour parmi nous. D'autant plus que vous ramenez notre vénéré enfant lama, déclara-t-il en s'adressant à Henry Jones.

— Tout l'honneur est pour moi ! Mais je n'ai joué qu'un rôle secondaire dans cette aventure. Remerciez plutôt ces deux jeunes gens », fit le professeur en s'écartant pour laisser place à Tomo et Indy.

Tous les regards convergèrent vers les garçons.

« C'est donc vous qui avez retrouvé et libéré Dentsen? demanda le grand lama, un peu sceptique.

— Exact ! répondit Indiana, avec une pointe d'arrogance. Nous avons d'ailleurs démasqué le coupable. Comme vous pouvez le voir, c'est ce cher lieutenant Nyak-Tso. »

Le garçon obligea le bandit à se montrer. Celui-ci baissa la tête.

« Pas la peine de vous cacher, lieutenant ! gronda le grand lama. Vous avez trahi ma confiance ! »

L'homme se jeta à genoux.

« J'ai honte ! J'ai très honte !

— Ça suffit, s'impatienta le grand lama. Un peu de dignité !

— Je me repens, pleurnicha la crapule.

— Emmenez-le et enfermez-le dans la cellule la plus sûre! Et surtout veillez bien à ce qu'il ne s'échappe pas! ordonna le grand lama. Il sera puni à la mesure de sa faute, avec justice et fermeté ! Et maintenant, j'aimerais bien que nos deux héros nous racontent leur aventure. Toi, Tomo, parle. »

Le jeune moine était timide. Il chercha ses mots.

« Je... euh... Comment dire ? Tout le mérite revient à Indiana. C'est lui qui a décidé de se rendre jusqu'aux cavernes. C'est lui aussi qui a imaginé de se déguiser. Je dois d'ailleurs avouer que nous avons pris des choses trouvées dans les réserves du monastère et que...»

Sentant le malaise de son ami, Dentsen vola à son secours :

« Tu es trop modeste, Tomo. Il est important de reconnaître ses qualités autant que ses défauts.

— C'est vrai, Tomo a beaucoup de qualités. Sans lui, Dentsen ne serait pas libre, continua Indiana.

— Sans toi, aussi ! reprit Dentsen. Tu as fait preuve d'un courage extraordinaire. Je t'admire. Je me rappellerai toujours ton exploit sur le pont.

— Moi aussi ! s'exclama le jeune Américain. J'en ai encore des frissons !

— Tu as aussi mis un léopard en fuite, poursuivit Dentsen.

— Il a suffi d'un simple coup de fouet. »

Tous les moines écoutaient avec une grande attention et beaucoup d'admiration. Le grand lama, qui avait pourtant l'air sévère, plaisanta :

« Je vois que vous vous êtes bien amusés.

— Pas trop mal, merci ! Mais à présent, un peu de repos serait le bienvenu, n'est-ce pas, papa ?

— Oh oui ! C'est sûr.

— Qu'on les conduise jusqu'à ma chambre, lança le grand lama. Ils pourront en disposer comme bon leur semble jusqu'à la fin de leur séjour. »

Les moines se dispersèrent.

La chambre du grand lama était très confortable. Elle disposait même d'une baignoire. Mais Indiana était bien trop fatigué pour en profiter. Il s'écroula sur le lit et s'enfonça aussitôt dans un profond sommeil jusque tard dans la soirée.

À demi réveillé, il avala la soupe qu'on lui apporta et se rendormit. Il ne se réveilla que le lendemain, frais et dispos.

Pendant une semaine, les Jones père et fils furent traités comme des rois. Ils passèrent des

journées délicieuses. Henry Jones mena à bien ses recherches en compagnie d'Alexandra. Le professeur s'entendait à merveille avec l'aventurière qui en connaissait beaucoup plus que lui sur les traditions et la religion des Tibétains.

Pendant ce temps, Indiana partagea la vie de Dentsen et Tomo. En leur compagnie, il parcourut la montagne sur les sentiers escarpés. Mais toute randonnée était pour le garcon une occasion de discuter et de mieux comprendre comment vivre selon la voie de la sagesse enseignée par le Bouddha. Il découvrit la grandeur du monde, la beauté de la nature majestueuse et éblouissante. Cet enseignement allait le marquer pour toute la vie.

Puis vint le moment du départ.

Indiana et son père avaient pris congé de leurs hôtes. Ils se dirigèrent vers l'étable où leurs montures les attendaient : pour Indiana, le cheval qui avait chuté dans le ravin. Quant au professeur Jones, il en était aux retrouvailles avec son pauvre malheureux mulet de 'aller. Aucune autre bête de remplacement n'avait pu être trouvée. L'animal l'accueillit par une sorte de hennissement joyeux.

« Il t'aime bien, je crois, fit Indy, amusé. En tout cas, il semble bien content de te voir.

— Eh bien pas moi, grimaça Henry Jones. Je souffre rien qu'à l'idée d'avoir à le supporter pendant trois jours. Mon dieu ! Je n'ose pas penser à cette torture! Si je pouvais, je crois bien que je préférerais cent fois faire le chemin à pied. Hélas !... »

Une voix l'interrompit :

« Henry! Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de votre problème ? »

C'était Alexandra. Tomo et Dentsen l'accompagnaient. Surpris, le professeur rougit.

« Il ne fallait pas vous déranger, ma chère Alexandra.

— Je ne me suis pas dérangée, je suis venue vous dire au revoir.

— C'est vraiment très touchant de votre part. Je crois que cela m'encouragera à endurer ce calvaire...

— Vous n'aurez rien à endurer, mon cher Henry. Si vous l'acceptez, je vous offre l'un de mes yacks. À votre arrivée, vous le laisserez dans la plaine. Je le récupérerai plus tard.

— Vous feriez cela ?

— Mais bien sûr !

— Alors, j'accepte. »

Peu après, les bagages du professeur furent arrimés sur le dos du yack. Il ne restait plus à

l'Américain qu'à se hisser sur sa nouvelle monture. Il y parvint tant bien que mal. Une fois assis sur la large selle, un immense sourire irradia son visage. Il s'extasia :

«Mais c'est aussi confortable qu'un fauteuil, je vais même pouvoir me livrer au plaisir de la sieste pendant le voyage ! »

Chacun sourit.

Pourtant, au fond de lui, Indiana sentait son émotion augmenter. Il n'aimait pas les adieux qui se prolongent. Ils donnent encore plus de peine.

« Allons-y, papa !

— Bien, fils. Puisqu'il le faut.

— Attendez », s'écria Dentsen.

Le jeune Tibétain se précipita vers Indiana dont le cheval s'impatientait.

« Je voudrais que tu gardes un souvenir de moi. Prends mon bonnet, je te l'offre. »

Retirant son bonnet jaune, l'enfant lama mit à l'air son crâne rasé. Il le tendit à Indiana.

« Je suis extrêmement touché, fit le jeune aventurier. Mais je ne peux pas accepter. Tu dois beaucoup y tenir, à ton bonnet.

— Si, si, si, j'insiste, j'insiste », répéta Dentsen.

Indy prit le cadeau que lui faisait cet ami qu'il ne reverrait sans doute jamais. Puis il ôta à son tour son chapeau et, sous les yeux étonnés de son père, il le tendit au moine.

« En échange, je t'offre mon Stetson », dit-il.

Et, sans plus attendre, il éperonna sa monture. Son cheval partit au galop.

Au bout d'une centaine de mètres, il s'arrêta. Du haut de son cheval, il agita son bonnet jaune.

Derrière lui, déjà très en retard, le yack du professeur Jones avançait à pas lents.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche, 72200.
Dépôt légal imprimeur : 6922S-5 – Éditeur : 7389
20-9803-06/01 – ISBN : 2-01-209803-7

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Dépôt légal: février 1998.

INDIANA JONES™ Jr
ET L'ENFANT LAMA

Richard Beugné
Illustration : Érik Juszezak



Dans le monastère de Tsadong, règne une atmosphère de tension et de désarroi : Dentsen, l'enfant lama, vient d'être enlevé et séquestré. Pour libérer son nouvel ami, Indiana, qui n'en est pas à un risque près, va affronter ceux que les moines bouddhistes appellent *les démons nuisibles*...

9 782012 098039
HACHETTE Jeunesse
20.9803.6 - 1998.2
Code prix H5